

Georges Le Brun Keris

Poèmes

Sommaire

Il n'est plus de lyrisme qui vaille	4
Paris	4
Hymne à la mer harmonieuse	5
La cantilène de la mer	6
La mer a des douceurs...	7
Port de mer	8
Ahes	8
Mes frères	9
Divers	9
Sur les flots endormeurs	10
Nocturne (II)	10
Nocturne (III)	11
Les mains	11
Exaltation	12
Crépuscule	13
La naissance d'Aphrodite	13
Promenade en mer	14
En écoutant des chansons hawaïennes	15
Chant grégorien	15
Stances pour un été futur	16
Hymne pour mes départs	16
De profundis clamavi...	17
Ma vie	18
Le chant des sirènes	18
L'amant des sirènes	19
Le navire	20
Méditation pour le jour des morts	20
Nocturne pour Vasco	21
Vers toi aux heures de douleur	22
Berceuse	22
Maman	23
Le rêve	24
Tes yeux	24
O toi qui de la vierge	25
Huitaine	25
Nostalgie	25
L'heure exquise	26
Lettre	27
L'épave	27
La femme	28
Paysage	28
Nocturne	29
Stances ou Lâcheté	29
Éternité	30
Hymne au printemps	30
Symphonie pour les jeunes morts	31
Les misères mineures, leur chant chétif	33
Départ	34
Épitaphe	35
Cantique pour un saint	35
Sonnet pour Eurydice	36
Vous en souvenez-vous - ce soir où nous avons découvert la pitié	36
La vanne ??? chantait doucement	37
Psaume	38
Sonnet pour Eurydice	38
Départ	38
Lied	39
Le Bouleau	39
Lied	39
Chant funèbre	40

Lied	40
Douleur	41
Lied	41
Souvenir	42
Ski	42
Intime	43
Nocturne I	43
Nocturne II	43
Jamais plus...	44
Nocturne III	44
Nocturne IV	45
Pathétique	45
Martyrs	45
L'âge d'or	46
Nausicaa	46
Combat	47
La mer est morte	47
Matin	47
Chaleur douce creusée...	48
Divers poèmes	48
Fragments de poèmes	49
Bonheur	52
Cherche	53
Immergé dans l'eau des verrières	54
Le rêve	56
Sous la pluie, la crête de la colline	56
Automne	56
Le miroir	57
Automne	57
Silve d'ennui	57
Flot en moi grondant	58
Colère	58
La tire-lire	59
Épître aux Serge Sassa	59

Il n'est plus de lyrisme qui vaille

Je ne suis pas un lyrique
Qui s'enflamme du beau temps
Je n'aime pas leurs rubriques
Composer, pendant longtemps.
Certes j'admire pindare
Thalysée son obscurité
Et je trouve aux Cehmares
Des vers de grande beauté.
Mais le réalisme est mode
Comme lui il me faut dire.
Il n'est plus de ces grands Rhodes
A chanter, il faut maudire
Pour être lu, c'est magique.

9 mai 1923
Château de Villebon
Collège de l' Ile de France

Paris

Paris ! Paris ! Paris !
La ville aux mille tours !
La ville aux mille ris !
La ville aux beaux atours !
Paris ! Paris ! Paris !
La reine des belles
La ville où l'on sourit
Aux clochers de dentelles
Paris ! Paris ! Paris !
C'est là qu'est mon amour
Celle qui m'a nourri
Ma mère, Abelmour.



Hymne à la mer harmonieuse

1925
pour Ahès

Ses grands yeux mordorés contemplant l'Océan,
Qui s'irise du soir et du soleil couchant,
Une ceinture d'or sous sa robe en dentelle
Transparaît, et son sein palpite, comme une aile.
Ses nattes sur son cou penchent comme un lilas,
Sa main sur une harpe erre d'un geste las...
Et le bruit nonchalant s'accorde à la plainte
De la mer qui gémit son éternelle plainte,
Une vague légère effleure son pied nu,
Le timbre harmonieux pour un instant s'est tu :
Puis prenant le poème, elle chante à voix haute,
D'un accent qui frémit, qui danse, vibre et saute,
S'accompagnant à peine un peu, sans y penser.

Les notes et les mots dans l'air vont s'élancer.

Harmonie, Harmonie onduleuse et légère,
Fille du Rythme lent, et de la Note mère,
Harmonie !

Vibrations d'un cœur sujet du dieu d'Amour,
Reflet d'opale, au ciel, vers le déclin du jour.
Harmonie !

Fille de l'Océan et de la mer Égée,
Toi, par les hommes fous si souvent ravagée,
Harmonie !

O ! lueur du soleil sur les glaciers d'argent,
Bruissement des forêts qui chantent sous le vent.
Harmonie !

Harmonie, harmonie ! Jardins de Babylone,
Volcan tout bouillonnant que la lave couronne,
Harmonie !

Chant des Djinns dans la nuit de l'Atlas inquiétant,
Chant du grand muezzin chez les mahométants,
Harmonie !

Harmonie, printemps ! Splendeur des automnes !
Rectiligne avec des temples à colonnes !
Harmonie !

Rythme inconstant, vivant ou mort, rythme brillant,
Rythme qui ne finit, rythme sourd ou bruyant...
Harmonie !

Au dernier vibrato sa main retombe lourde,
Et le rythme indécis s'endort dans la nuit sourde.

La cantilène de la mer

Paris 1925

Je suis la mer, la mer horrible et vengeresse.
Je déchire mes seins aux récifs ténébreux,
Je hurle mes désirs en des souffles affreux,
Et les bateaux sur moi, grelottent de détresse.

Je tords ma chevelure aux cimes des écueils,
Je me dresse imposante à tous les coins du monde,
Et les femmes, la nuit, quand, furieuse, je gronde,
Représent en pleurant, leurs vêtements de deuil.

Je suis un grand suaire où roulent des squelettes,
Et si vous descendez, un jour, aux profondeurs,
vous verrez balançant leurs fantômes d'horreurs,
Des cadavres verdis aux tristes silhouettes.

.....
Je vous aime pourtant, capitaines ! Marins !
Qui partez défiant ma colère sauvage,
Qui, les muscles raidis, fiers, riant sous l'orage,
Allez toujours avant vers les pays lointains ;

Vos voiles pleines d'air volent comme des ailes,
Par les beaux matins clairs où vous vous embarquez,
Où tirant sur la drisse, orgueilleux, vous arquez
Vos torsos de Titans aux allures rebelles.

Dans la morne fureur des éléments lâchés
Tels de grands albatros, vous restez sur le gouffre
Et ne frémissiez pas lorsque le bateau souffre
Tandis que je vous mène à de sombres rochers.

.....
O ! j'en ai fait mourir tragiquement des hommes,
Combien j'en ai roulés aux hasard de mes flots,
combien j'en ai sombré de jeunes matelots,
Et les soirs bleus, je berce, amoureuse, leur somme.

Combien s'en sont partis la nuit au flot charmeur,
Laissant aller leur voile au souffle de la brise
Dans la douce tiédeur de l'immensité grise
Au rythme des soupirs cadencés du rameur.

Combien s'en sont partis qui dans la nuit sombrèrent
Après l'enchantement d'un crépuscule doux,
Ballottés par mes eaux, aux sombres cheveux roux,
Combien de beaux pêcheurs, audacieux, se noyèrent.

.....
O ! je les aime bien leurs mères et leurs sœurs
Qui viennent tous les jours les espérer encore,
Je sais bien que leur cœur désemparé m'abhorre
Et j'ai pitié parfois, de leurs mornes douleurs.

Mais celles que je hais ce sont leurs fiancées,
Pour elles les pêcheurs ne m'aiment qu'à demi,
Et songent que le soir, le dur labeur fini,
Ils se réchaufferont des étreintes glacées.

.....
J'aime les beaux voiliers qui vont droit vers le nord,
Palpitant sous la brise humide qui les gîte,
Sous un ciel bleu, les beaux bateaux qu'ils nagent vite,
Les trois mats paimpolais, les grands bateaux d'Armor !

Mais je les aime mieux chassés par les nuées,
Perdus dans le brouillard qui s'étend partout gris,
- Leurs focs sont distendus, leurs misaine à trois ris,
Et palpitent les mats sous les sombres ruées.

Ils vont, battant de l'aile, oiseaux marins blessés,
Les cordages huilés cassent comme une soie,
Et je sens à les battre une terrible joie,
Les ensevelissant de mes baisers glacés.

.....
Je suis la mer, la mer horrible et vengeresse,
Je déchire mes seins aux récifs ténébreux,
Je hurle mes désirs en des souffles affreux
Et les bateaux sur moi grelottent de détresse,
Je suis la mer, la mer horrible et vengeresse.

La mer a des douceurs...

La mer a des douceurs pour le cœur des poètes,
Où vous ne distinguez que des flots infinis,
Nous pressentons une âme onduleuse et diverse,
Âme de femme, âme d'amante, âme trompeuse,
La mer a des douceurs surtout quand vient l'automne,
Quand les vieux chênes lièges laissent languissement

La mer est ton image
Charles Baudelaire

Leurs feuilles nager au cours de l'eau...
Alors, il est une âme à la mer attirante et berceuse,
La voile penche sur l'eau...
Tout tressaille et la lumière vibre dans l'air.

J'aime la mer comme on aime une femme.

À moi, elle confie ses secrètes pensées,
Et je comprends les mots des vagues sur les grèves
Ces mots qu'elles fredonnent en montant les marées,
Car l'âme de la mer parle aux âmes poètes !

Port de mer

À Michel Momand

C'est un port gris et morne où de vieux steamers fument,
un port sale, jonché de cordages épars ;
des matelots chômeurs, en quête de départs,
s'accrochent sans désir aux putains dans la brume.

Mais demain, les bateaux soudain ragaillardis,
dardant au ciel leurs mats pavoisés d'oriflammes
partiront sur les flots moirés d'huile, qu'acclame
le chant des matelots, purs, soudain, et hardis.

Et c'est un rêve de pays où vous enfièvre
le chaud parfum du corps des femmes, et leurs lèvres...
.....
mais ces pays sont tous pareils sous d'autres noms ;

Et les mêmes bateaux où la rouille persiste,
dépavoisés, tous feux éteints, sans pavillons,
ramènent vers les quais le mêmes bougres tristes.

Ahes

Le soir s'est endormi sur la mer, et la lune
En le ciel navigue en venant se mirer
Dans le flot scintillant qui glisse sur la dune,
Chaque vague étincelle au moment d'expirer.

Les pins se courbent bleus sur la rivière sinueuse
Un bateau vogue au loin sa voile pleine d'air,
il se détache en noir sur la mer lumineuse
Et sur les rochers bruns pend du goémon vert...

Une nymphe dans l'eau laisse tomber ses tresses,
Des coraux ciselés brillent dans ses cheveux
Le flot frôle son sein de lascives caresses,
C'est Ahès qui s'étend et ferme ses yeux bleus.

Elle ferme ses yeux, ses grands yeux pleins de rêves :
sa pose s'alanguit sur le sable argenté,
Chaque vague l'effleure en embrassant la grève,
Et fait étinceler son beau torse bleuté.

Elle chante et la mer se tait pour mieux l'entendre,
Elle chante et sa voix fait tressaillir les monts ;
Sa romance est si lente et si triste et si tendre,
Que les vieux matelots sanglotent sur les ponts.

C'est la voix de la mer, c'est sa voix de berceuse,
Sa voix des soirs d'été lorsque le vent est doux,
Lorsque l'onde est tranquille, est calme, est caresseuse,
Et berce en les frôlant, les lourds goémons roux.

Vous m'avez demandé pourquoi les équipages,
Aiment obstinément le flot traître et pervers,
C'est qu'Ahès ne vient plus le soir sur les rivages,
Et que l'on ne l'entend que bien loin dans les mers.

Mes frères

1927-1928

Mes frères, je ne savais pas tant vous aimer quand vous étiez encore en vie.

Nous allions côte à côte par les chemins. Nous croisions nos routes sans nous voir. Les sons parfois, quand le crépuscule voilait d'or le ciel, alors montaient les confidences... Nous croyons parfois nous aimer : mais nos doigts enlacés, jamais nous n'atteignons nos âmes. Penché sur vos yeux, dans le mystère du silence, quand seule au peuplier une dernière feuille tremble, je croyais saisir le secret, boire à vos âmes. Vos yeux étaient comme des lacs, dans le soir, où longtemps demeure le dernier reflet du jour, vos yeux... la nuit a obscurci les lacs, vos yeux sont fermés sur la vie, et je ne connaissais pas votre âme.

Mes frères, c'est maintenant que je vous aime.

Ah ! Votre âme soudain en moi, votre âme.

Divers

Vers 1928

A vos tissus, à vos tapis
à vos tapisseries avec leurs fleurs une à une éparpillées
J'ai préféré les bottes de jonquilles aux ruisseaux de mai

Qui ! Je suis fou ?
À vos petits calculs j'ai préféré la neige encore mousseuse où l'on s'enfonce
L'horizon ... amer, les astres comme une écume étincelante
et pauvre,
ne retenant rien pour moi
dans l'immense moisson du monde.
J'ai parcouru la terre comme un enfant cueille des fleurs
si jeune, si détaché...
Ah ! Pauvreté, simplicité du corps,
Plus entre la Grâce et le corps, plus nu entre Dieu et l'âme, plus nu entre son soleil et nous
Je vais libre et dansant
Et je vais comme une poussière dansante au rayon doré de la Grâce.

Sur les flots endormeurs

Vers 1928

La mer redevient ici l'enchanteresse caressante. La grande endormeuse de la souffrance
humaine.

A. Paisement
Ed. Schure

Sur les flots endormeurs des souffrances humaines partir, un clair matin, en un ardent
voilier. À regarder longtemps les vagues, par milliers se succéder vers l'infini, calmer ses peines.

Les oublier ses nuits où l'on pressent la mer au vague reflet d'or qu'abandonne la lune ;
suivre dans un lointain l'ondulation des dunes ; s'infuser la douceur des flots violets et verts.

S'apaiser, à l'heure où les étoiles transluisant dans la nuit ouatée et molle de brouillard où
s'étend la rumeur des vagues qui se brisent ;

Et puis le cœur enfin reposé des hasards, au clair de lune doux d'une chaude soirée,
mourir dans l'argent bleu d'une vague nacrée.

Nocturne (II)

Novembre 1928

Jardins bleus où rêver, lorsque la lune arrose
De lumière huilée et souple de vieux ifs.
Terrasses où sentir s'exhaler des massifs
Le parfum de la chair féminine des roses.

La nuit douce s'endort sur le parc, et je sens
Dans mon cœur s'estomper le désir et l'envie.
Tout est bleu tout est tendre, et ce qui fut la vie
S'éteint dans une brume impalpable d'encens.

Je redis doucement des choses souvent dites...
Et déjà meurt, tel un effeuil de marguerites

Le souvenir obscur de jours plus embrasés.

Tais-toi, tais-toi surtout... Il ne faut pas répondre.
Il n'est que de sentir perdu dans un baiser
Son esprit s'endormir, et son âme se fondre.

Nocturne (III)

Le soir s'éteint, la lune monte à l'horizon
Et comme un fruit sanglant émerge des feuillages,
le fleuve d'or pâli traîne de longs sillages
de paillettes d'argent qui tremblent en frissons...

Le ciel laiteux, d'un bleu perlé, troué de lune,
des nuages du soir déjà s'est dévêtu.
Nul vent, nul bruit, le peuplier même s'est tu
et la nuit a saisi la terre en ses mains brunes.

O nuit magicienne et trouble de splendeur,
Qui scintille du gel des pierres inconnues,
nuit métallique et rutilante de froideur,

O nuit de chasteté, nuit d'amour contenues,
notre chair frémissante éteignant les ardeurs
Semble se fondre en toi.

O nuit pâle !

O nuit nue.

Les mains

Il est des mains d'azur où bleussent les veines,
des mains de fleurs aux transparences de bисsus,
Qui tels de blancs arums jaillissent des tissus ; -
Il est des mains d'or pâle et de splendeurs anciennes.

Mains ducales qu'affine un trop vieux sang reçu,
Mains qu'ombrent d'un lacis léger les valenciennes ;
et des mains qu'ont tordu dans leur étau les jeunes,
qu'ont creusé de sillons tous leurs espoirs déçus, -

Il est des mains d'ardeur, des mains voluptueuses

Il est de chastes mains d'amour, que je révère,
des mains pour apaiser les chagrins, les douleurs...
Il est des mains... Oh ! Les mains tendres de ma mère.

Exaltation

Hymne à la mer.

O mer de nacre et d'émeraude,
O mer multiple et monotone,
J'ai connu sur tes flots qui longtemps me portèrent
tout le bonheur, auquel aspiraient mes désirs.

J'ai sillonné par des matins insubstantiels
la surface d'acier que rouillent les sargasses,
j'ai déliré, lorsque la brume moite et grasse,
semblait nouer aux mats des bavures de ciel !

J'ai vécu les éveils impatients des ports,
où des steamers appareillaient vibrant d'hélices...
des ports, - fervents, où l'on pressentait vos délices
Ecales – îlots bleus qu'ouvrent des golfes d'or.

Je t'ai connue, O mer ! Intimement - J'ai vu
le soleil torturé dans les soirs des tropiques...
les nuages se fondre en l'azur pathétique
d'un ciel dur, où vibraient des frissons inconnus.

J'ai rêvé par des soirs estompés et laiteux
des soirs chauds où je balbutiais de tendresse
j'ai dormi nu, exténué de tant d'ivresses,
sur le port des bateaux tout ruisselant d'air bleu.
Le navire semblait s'envoler vers le ciel
d'où la lune pleuvait sur l'eau son cône d'ombre.

O mer ! Sommet altier où s'efface tout bruit,
où le bruit sur le bruit se compose en silence.
Sommet, où n'atteint pas l'ombre ni la souffrance,
Spectres que le soleil total anéantit.

O mer des soirs d'été luisants de flots soyeux,
mer des soirs opalins et nacrés, mer païenne
où pleure exaspéré le sanglot des sirènes...
O mer des nuits d'étoile où naquirent les dieux.

Mer sidérale, O par un soir, se fondre en toi
être l'épave et pénétré de tes eaux vertes
se diluer, O ne plus être ! Ne plus être !
Je voudrais le néant de tes flots sans émois ;

Car je t'envie, O mer, Océan limité,

O toi qui doit finir et pour ne plus renaître,
toi qu'attends le sommeil béant de ne plus être.
Quand moi, je durerai toujours ! Toujours !

L'Éternité !

Crépuscule

Infiniment les quais s'en vont vers l'horizon
les quais de pierre où l'on décharge des péniches.
Il fait jaune, la Seine où tremble le jour chiche
brave les flots épais que divisent les ponts.

Blafard, un feu de gaz qu'on oublia d'éteindre,
arrête les regards tendus vers l'horizon...
Un soupirail, grillé comme un huis de poisson,
aux mendiants amoureux prête un lit où s'étreindre...

Ils sont tristes, les quais de rut et de hasard
que jamais ne hanta le rêve des départs,
et ces marins que n'embellit aucune peine...

Mais le couchant s'allume aux vitres des maisons...
La brume d'argent bleu s'irise d'or, la Seine,
comme un ruban de ciel glisse vers l'horizon.

La naissance d'Aphrodite

Août 1926

Le couchant pavoisait la mer céruléenne,
Et le flot murmurait, monotone et troublant,
Il festonnait la grève en un long feston blanc,
Et la nuit descendait lentement sur la plaine...

Le silence était grand sur la terre encor vierge,
L'homme n'était pas né, les dieux étaient au ciel,
Les abeilles volaient sans qu'on prenne leur miel,
On n'avait pas bâti de ports au long des berges.

Le couchant pavoisait la mer céruléenne
quand sortant d'une vague, une femme parut,
des coraux et des fleurs revêtaient son corps nu,
et seule, elle avançait sur la mer souveraine.

Ses cheveux lumineux roulaient sur ses épaules,
Nimbés des reflets d'or qu'y jetaient le soleil,
Et dans le soir tombant ses seins luisaient vermeils,

Fleurissant sa poitrine de deux rouges corolles.

Le flux devint plus doux, la vague plus petite,
Et la mer fredonna ses plus tendres chansons,
toute elle ruissela de l'argent des poissons,
Qui dansaient sur les flots... Car c'était Aphrodite,

Qui tordait ses cheveux roux aux ondes frémissantes
Qu'auréolait de feu le beau couchant d'été,
Et nue. Elle naissait de la mer caressante,
Car c'est des grands flots bleus que naît toute beauté.

Promenade en mer

À mes amis Jacques Chancerelle et Jean Varichon en souvenir des promenades faites
ensemble à Bénodet au large et sur le fjord.
Septembre 1926

L'aile blanche du yacht gitée et pleine d'air,
Nous partons, et la brise embaume nos poitrines
Joyeux nous respirons les effluves marines,
Odeur de goémon, et de mer.

Nous partons, le soleil joue avec chaque vague,
La mer est lumineuse et reflète le ciel,
Et l'horizon bleu clair, transparent, irréel,
Ennuagé de buée, est une ligne vague.

La côte à chaque instant disparaît un peu plus,
Les pins roses et bleus auprès du fjord s'embrument.
On aperçoit au loin des maisons, leurs toits fument...
Nappe lisse d'azur pâle, voici glisser le flux.

Au large les bateaux penchent sous les risées...
La mer est calme et lisse où, soyeux, nous glissons,
Seul la ride parfois, l'effleurant, un poisson,
Sur la grève, elle expire en vagues irisées.

Tout prêts à s'envoler d'un vol articulé
Des cormorans muets se posent à leur faîte..
Des varechs comme des chevelures défaites
Tachent de cernes violets.

Mais ce que je préfère aux parfums, à la brise,
Aux lumineux reflets du soleil sur la mer,
A la limpidité transparente de l'air,
A la vague qui meurt et renaît, et se brise,

C'est le profond silence étendu sur la mer,
A peine le bourdon des vagues sur la grève,
Le cri d'un courlis blanc, note sciante et brève,
Le frou-frou du bateau, le murmure de l'air.

En écoutant des chansons hawaïennes

À Mlle Juliette André

Quelle est votre douleur, races bienheureuses
Pour que vos chants très doux soient nostalgiques, si
le paradis perdu survit encore ici
et baigne de douceur vos îles vaporeuses ?

La plainte de la mer est limpide et berceuse
les palmiers jaunes barrent un ciel précis...
Pourquoi cette tristesse au fond de vos récits.
Quand la mer elle-même est ici caresseuse ?

À quoi donc rêvez-vous races bienheureuses ?
La mer rit au soleil, partout les tubéreuses
chargent les bois de parfums lourds comme de l'or.

Quelle est cette souffrance au fond de vos chants tristes ?
L'homme ne peut-il pas être heureux de son sort
pour qu'un peu de douleur même en vos chants persistent.

Chant grégorien

La note pleine a l'air du pilier massif
qui soutient une voûte uniforme et puissante,
un Gloria, dans sa lourdeur attendrissante,
évoque ces portails au Bon Dieu primitif.

Comme on trouve sous la poussière envahissante,
une fresque oubliée, on découvre un motif,
un Ave Maria vibrant d'amour naïf...
Mais certains jours, louant plus haut Votre Présence,

Le chant s'émeut d'anciennes floraisons...
Hymne vertigineux – Cathédrale de sons -
Le Credo s'échafaude en voûtes successives ;

Le Sanctus glorieux et vainqueur des Noëls,

Ciselant dans l'azur son friselis d'ogives,
Semble, telle une flèche, exalté jusqu'au ciel.

Stances pour un été futur

L'Avril nous promettait des roses éclatantes
des grappes de lilas, du soleil sur les prés,
le Renouveau chantait déjà dans les fossés :
Juin exubérant a comblé notre attente.

Mais quels seront les fruits de ces fleurs ? Quel été
parera les vergers ombreux de pommes sûres ?
Quel vent fera courir, froissant les pailles mures,
sur la plaine d'or roux son souffle velouté ?

Connaîtrons-nous dans les campagnes bruissantes
des nuits claires de lune à l'azur vaporeux ?
Si la terre craquelle et si l'air est poudreux
quelle averse tiède amollira les sentes ?

Et les soirs las, où nous dormirons épuisés,
tristes d'avoir goûté tout le jour trop d'ivresses,
ces soirs flétris où nous pleurerons
quel amour, O mon cœur, devons nous refuser ?

Hymne pour mes départs

Revenez mes désirs, revenez vous mes rêves
Et partons ! Le ciel dort, c'est le déclin du jour,
L'Équinoxe d'automne a dénudé sur nos grèves,
Le souvenir s'enfuit de mon défunt amour...
Revenez mes désirs, revenez vous mes rêves !

Nous connaissons la mer que reflètent les îles
La mer d'azur, que strient d'ineffables pâleurs ;
Et nous serons bercés par les lames tranquilles,
Sous un ciel violet, palpitant de chaleur ;
Nous connaissons la mer que reflètent les îles.

Dans les ports acharnés où fument les usines,
Nous entrerons - à l'heure où le jour va déchoir -
Des femmes attendront sur le môle - félines -
Et nous aurons la joie hasardeuse et d'un soir
Dans les ports acharnés où fument les usines.

Dans les jardins où l'ombre est bleue et parfumée,
Par de tièdes soir nous nous promènerons ;

Nous aurons, de chaleur encore tout embrumées
Des piscines de marbre où nous nous baignerons,
Dans les jardins où l'ombre est bleue et parfumée.

Nous cueillerons des fruits d'une ivresse nouvelle
Dont la chair rose et ferme épand un jus sucré ;
Et nous nous griserons d'une extase si belle
Que las enfin d'avoir tout le jour déliré,
Nous nous endormirons sous l'ivresse nouvelle !

Revenez mes désirs, revenez tous mes rêves
Et partons ! Le ciel dort, c'est le déclin du jour,
L'Équinoxe d'automne a dénudé toutes nos grèves,
Il sonne un glas ! Est-ce le glas de mon amour ?
Revenez mes désirs, revenez vous mes rêves.

2^e prix
Médailles et Volumes
le journal « La Petite

De profundis clamavi...

À mon ami Pierre Jouas
janvier 1928

Je veux mon âme libre au dessus de ma chair,
pour que mon esprit clair s'essore sans contrainte,
pour pouvoir contempler religieux la nuit sainte
et pour pouvoir chanter mon amour dans mes vers.

Oh ! L'horreur des grabats où creuser son empreinte
quand brille d'un éclat métallique la mer...
l'horreur d'être rivé par des anneaux de fer
à la luxure plus avide à chaque étreinte...

Et l'enfer noir des nuits hurlantes de remords,
et la peur, chaque jour plus grande, de la mort,
et la haine de Dieu qui prend comme une rage.

Mais c'est en vain, toujours le gouffre est plus profond,
et fascinant comme des yeux, tout un mirage
entraîne mes désirs embrasés vers le fond.

Ma vie

À Hubert Meunier
22 octobre 1928

Je voudrais une vie harmonieuse et calme,
dans un pays berceur que domine la mer ;
la mer y serait douce et puis, et les flots clairs ;
la mer que je verrais briller entre des palmes.

Je voudrais que ma vie ait le charme naïf
d'un vaisseau nonchalant qui frôle la mer nue,
et va, parant ses mats de voiles ingénues,
narguer de sa blancheur la crainte des récifs.

Et je tends ma jeunesse à parfaire
que hante le désir d'une force ravie
au galbe sans erreur des pétales de lys.

Mais je serai vaincu trop tôt dans la mêlée,
et ma vie, à moi qui rêvais des cloches d'Ys
aura le son criard d'une cloche fêlée.

Le chant des sirènes

Château de la Blotinière, septembre 1926

Les sirènes chantaient
A. Samain

Il y avait une âcre saveur sur tes lèvres – Était-ce la saveur du sang ?
Mais peut-être était-ce la saveur de l'amour. On dit que l'amour a une âcre saveur.
Oscar Wilde (Salomé)

Les sirènes chantaient sur la mer apaisée
Où la houle mourait silencieusement,
La nuit tiède montait, les vagues irisées
Berçaient, d'un rythme lent et doux, le firmament.

Les sirènes chantaient sur la mer apaisée
Enivrés, les bateaux partaient vers l'inconnu,
Leur voile déployée au souffle des risées...
Au lointain, dans la brume, ondulaient des corps nus.

Des torsos sourcilleux nageaient parmi les vagues,
Des volutes d'argent luisaient de reflets verts,
Et les marins fermaient, extasiés, leurs yeux vagues,

Entendant des appels vers le lointain des mers.

« Venez, la nuit est douce et la mer est tranquille,
« Le parfum des varechs énerve nos désirs,
« Les brises ont, ce soir, des caresses fébriles,
« Et tout à soif de voluptés et de plaisirs ;

« Nos seins sont durs et nos hanches sont fermes,
« Et la lune ruisselle en nos croupes d'argent,
« Les flots, lascivement, frôlent notre épiderme.
« Quand nous les sillonnons de gerbes, en nageant.

« Venez, renversez-nous sur nos couches de nacre,
« Que nos lèvres unies éclatent de baisers,
« Et que tout votre sang coule entre nos dents, âcre,
« A l'Aube vous mourrez sur nos lits, épuisez ;

« Qu'importe ce qui fait les voluptés sublimes
« Et l'étrange frisson que vous donnent nos corps,
« C'est de savoir que nos baisers, sont des abîmes,
« Et que dans notre amour, vous trouverez la mort. »

Les sirènes chantaient sur la mer apaisée...

L'amant des sirènes

décembre 1926

Quand un mortel entend les longues cantilènes
Que par les soirs d'été, voluptueux et lourds,
En dansant sur la mer, exhalent les sirènes,
Il va seul, énervé par son étrange amour.

Il ne voit plus le soir et la beauté sereine,
Des pins saupoudrés d'or qui penchent sur la mer,
Ni les larges bateaux qui rentrent, voile pleine,
Ni le rythme onduleux des flots soyeux et pers.

Il ne sent plus l'odeur des plantes que les vagues,
En longs rubans luisants, en lourdes gerbes d'or,
Amassent sur les rocs... Il va... seul, il divague...
Il erre au bord des flots, halluciné.

Il n'entend plus le chant du ressac sur les côtes,
Ni le vent qui murmure entre les tamaris,
Ni le grondement, grave et sourd, à marée haute,
De la houle, morne et verte, sous un ciel gris.

Et la mer, indulgente à la douleur humaine,
Un jour, entre ses pas, ouvre ses flots profonds,
Et par un soir troublant et triste, le ramène
Sur la grève, parmi les tas de goémon.

Le navire

1928

Église, nef sans naufrage, vaisseau des âmes,
Je viens chercher la paix à l'ombre des piliers
Dardés au ciel, comme les mats de hauts voiliers,
Auxquels les arcs ogifs font un gréement de flammes.

Les chants grégoriens roulent comme des lames,
Et la paix, dans la nef, semble se déployer...
La paix des morts, dans leurs tombeaux, d'ombres noyés,
Qui reposent sous l'œil clément des Notre-Dame,

La paix du jour marin qui t'éclaire, filtré
Par les vitraux dans les ogives encastrés...
Mais ce n'est pas cela qui te rend belle et pure :

C'est la mystique ardeur qui, d'un souffle emporté,
Engouffrant notre foi dans ta voûte, – voilure,
Semble pousser ta nef au port d'éternité.

Méditation pour le jour des morts

2 novembre 1926

La mer tranquille y dort sur mes tombeaux
Paul Valéry

Les azurs verts ; où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend.
Arthur Rimbaud

O combien plus heureux que dans les cimetières,
où les morts entassés, dans de glacials tombeaux
pourrissent étouffés sous leur dalle de pierre,
sont les noyés perdus qui dorment sous les eaux...

La mer douce les porte au repli de ses vagues,
avec les poissons d'or aux yeux incandescents,
et dans les courants chauds, radieux, ils divagent

s'abandonnant au flux qui chante en les berçant.

Ils savent les secrets des bleuités ; leur âme
s'élargit et respire aux souffles alizés...
La mer leur verse son voluptueux diaphane,
ils dorment pour toujours un sommeil apaisé ;

Les flots croulant, grondant, les vagues furieuses,
monstres échevelés s'accouplant dans la nuit,
ne peuvent réveiller leur sommeil, et joyeuse
leur âme au fond des eaux, comme une étoile, luit.

Ils dorment, loin du signe éternel, mais macabre
des croix noires, tendant leurs bras suppliciés,
et Dieu seul sait combien le nom des morts aux faces glabres
qui jonchent l'océan de leurs corps émaciés.

O ! Combien plus heureux que dans les cimetières
où les morts entassés dans de glacials tombeaux,
grelottent étouffés sous leurs dalles de pierre
sont les noyés perdus qui dorment sous les eaux...

Nocturne pour Vasco

Mai 1928

à Michel Mornand
Officier de marine

Au seul souci de voyager
outre une Inde splendide et trouble
ce salut voit le messager du temps,
cap que ta poupe double
... jusqu'au sourire du pâle Vasco
Stéphane Mallarmé

Pas de lune, et la nuit est vibrante d'étoiles,
Je suis seul sur le pont qu'éclaire un gaz blafard
et je pense aux pays fabuleux, aux départs
dans les ports frissonnants du prélude des voiles...

Je pense à toi, surtout, Toi l'ami qui partit
Leurrer ton cœur ardent vers de nouveaux mensonges,
Toi qui voulut la mer entière pour tes songes,
Pour t'évader, et te plonger dans l'infini.

Toi qui sus délaïsser ce qui n'est pas le rêve,

et qui courus chercher, très loin vers d'autres grèves
d'autres plaisirs plus enfiévrés ; d'autres espoirs !

Toi qui sus au bonheur préférer un mirage...

.....
et mon âme rêvant au bord du fleuve noir
résonne longuement du chant des équipages.

Vers toi aux heures de douleur

À Guy d'Yrvan
en témoignage de ma dilection
novembre 1926

Vers toi aux heures de douleur, aux heures de tristesse inlassablement je me sens ramené,
Et je refonde chaque fois mon amitié qui s'envole dans les plaisirs qui m'attristent, les
plaisirs qui m'attristent plus, les plaisirs qui voilent ton image, car c'est dans le spleen que je t'ai
aimé, et c'est dans le spleen que je te retrouve...

J'ai pressé des bouches sur mes lèvres, j'ai renversé des femmes aux seins polis, j'ai passé
ma main dans leurs cheveux, mais je ne les ai jamais aimées,

Et maintenant je les déteste car un temps elles m'ont ravi à toi...

Je n'ai jamais cessé de t'aimer, en elles je n'ai vu que des jouets pour m'exciter à rire ;

Ce rire est ennemi du bonheur, je hais ce rire qui ne vient que de la grossièreté, je hais les
sensations bestiales de nos corps...

Et me voici, reviens, oublie que mon âme un instant fut vulgaire et jouissons à nouveau de
notre amour épuré, car vers toi aux heures de douleur, aux heures de tristesse, inlassablement, je
me sens ramené.

Berceuse

Juin 1925

I
Dors mon bébé, dehors la mer affreuse
fait retentir ses sanglots émouvants
Dors mon petit car sur la mer houleuse
Yann est parti sur les flots mugissants.

II
Dors mon bébé sur ta petite barque
Il est parti ton papa que j'aimais.
Sous l'ouragan son mât de rouver s'arque
j'ai peur de l'onde on n'en revient jamais.

III
Dors mon bébé ta mère est malheureuse
elle recoud les filets de pêcheur,
c'est pour garnir ton assiette fumante.
Pour te sourire, elle sèche ses pleurs.

IV

Il gît ton père au sein des eaux sans bière,
et les flots gris remplacent son linceul.
Pauvre petit tu n'as plus que ta mère
et je suis seule, et tu resteras seul.

V

Tu partiras sur les routes lointaines,
et tu mourras, tout seul sur ton bateau,
tu danseras sur les mers incertaines,
et l'eau sur toi fermera son manteau.

VI

Dors mon bébé la misère est affreuse
en sommeillant on ne ressent plus rien,
on s'endort mal quand l'estomac vous creuse
mais après tout ça vaut mieux que la faim.

VII

Yann serait mort dans un lit sous le chaume,
au cimetière on verrait une croix,
mais il est mort sur cette mer fantôme,
dont par moment nous entendons la voix.

VIII

Si je pouvais prier sur une dalle,
j'épancherais le chagrin de mon cœur,
mais il est mort ton père dans sa cale,
et de se taire augmente la douleur.

Maman

À ma petite maman chérie
écrit quand j'avais quatorze ans

Maman ce nom si doux que la bouche entre'ouverte
du bébé qui s'éveille apprend à prononcer,
ce nom que l'on entend dans le râle oppressé
du soldat qui se meurt couché dans l'herbe verte.

Maman c'est une femme à l'œil bleu, vert ou noir,
c'est celle que l'on attend en se couchant le soir,
c'est celle qui vous vient par un baiser sonore
réveiller le matin quand on sommeille encore.

Maman heureux celui qui peut tous les matins
par un si doux réveil commencer la journée,
qui peut la voir ainsi pendant toute l'année.

Le rêve

À Héliane, Souvenir d'Etretat Pentecôte 1927

J'ai fait ce songe heureux avec toi, sur la grève,
passer notre jeunesse à rêver et danser,
à rire ingénument, sans prévoir ni penser,
nous aimant d'un amour délicat comme un rêve,

Puis dans l'enivrement extasié des sens,
vibrer de notre amour, comme une mer viride,
où le vent tiède et doux du soir sème des rides,
nous aimant de baisers profonds et languissants.

Plus tard, lorsque viendra la fin de la jeunesse
d'une douce amitié nous aimant sans ivresse,
vivre pour nos enfants, l'amour ayant pris corps ;

Ainsi donc nous aimer sur la terre sans trêve,
puis pour magnifier à jamais notre rêve,
nous aimer dans l'éternité, après la mort.

Tes yeux

À Héliane 1927

Je t'aime pour tes yeux qui me disent ton âme,
Tes yeux noirs, où je sens parfois comme un sanglot
Tes longs yeux chatoyants de cils courbés enclos
au blanc humide et clair où du bleu s'amalgame.

Tes yeux ont l'amplitude et la candeur des flots,
ils vibrent des frissons infinis de la laine,
comme la mer humide, ils versent le dictaine
au cœur ardent et pur des jeunes matelots.

Tes yeux me font rêver de poses voluptueuses,
sur des divans moelleux et doux, que creuse
L'empreinte de deux corps unis en longs baisers...

Mais il est dans tes yeux, pour le cœur d'un artiste,
un charme plus profond, plus pur, plus apaisé,
Et si je t'aime tant, c'est qu'ils m'ont paru tristes.

O toi qui de la vierge

O toi qui de la vierge a la grâce naïve,
dont la bouche jamais ne s'ouvrit au baiser ;
ange de pureté qui peut seule apaiser
d'un de tes regards bleus nos luxures rétives.

O toi qui nous protège, O toi qui nous sourit
Toi qui toujours exauce et comble nos prières ;
O toi vierge qui fut la mère et qui reste la Mère !
O toi qui tant aima ! O toi qui tant souffrit !

Voici mon cœur, voici mes vers que je te donne,
et puissé-je ajouter un lys à ta couronne
par le rayonnement créateur de ma foi.

Car je voudrais pour toi composer des cantiques,
si clairs, si purs, si beaux d'être chantés pour toi
qu'ils verseraient l'extase en l'âme des mystiques.

Huitaine

À Héliane
Décembre 1927 – Janvier 1928

J'ai rêvé d'un pays très doux où nous verrions
la mer étinceler sous les pins aux troncs roses,
le ciel clouté d'étoiles, où, disque bleu, se pose
la lune ruisselant sur les flots ses frissons ;
d'un pays où la mer berce le blanc nuage
des voiliers flamboyants...

Mais j'ai rêvé surtout,
un soir où nous serons tous les deux sur la plage,
un baiser effleuré sur tes lèvres, très doux.

Nostalgie

Château de la Baume août 1927
à mon ami Michel Mormand
qui aime la mer

Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Stéphane Mallarmé

Les matins lumineux où la mer est diaphane
et semblent rayonner une aube de clarté ;

le rythme du ressac si clair des nuits d'été ;
le soleil sur les flots ; les goémons qu'on fane ;

Et les horizons clos entre les pins bleutés,
enchantés du sourire étrange des morganes ;
Le bateau qui louvoie et glisse sous les lianes,
La lune ornant de poissons d'or l'immensité ;

Les vagues d'argent clair qui frangent la mer glauque ;
et le vent d'équinoxe au souffle dur et rauque,
chargé d'embruns, au parfum d'iode, au goût amer ;

Les sardiniers, tout ruisselants d'argent fluide,
laissant tomber, au long des quais leurs voiles vides,
me hantent...

Oh m'enfuir n'importe où vers la mer.

L'heure exquise

Crépuscule
avril 1928

à Éliane AT
Nocturne première partie
En écoutant Reynaldo Hahn

Viens-t'en, nous parlerons de délicieux voyages...
ou bien nous nous tairons, et tous deux recueillis
nous sentirons monter en nous l'âme des nuits,
comme la mer d'été se glisse sur les plages.

Le soir mauve survit longtemps encore au ciel...
tout se tait... le jet d'eau s'endort ; la mare brune
semble porter, comme une barque d'or, la lune...
Du sol monte un parfum humide et chaud de miel...

Viens-t'en... sens, le printemps fait cette nuit douce...
Nos pas silencieux sur les sentiers de mousse
ne réveilleront pas les malheurs endormis...

Viens, descends dans le parc où tout s'idéalise,
viens, sur ce banc violet qui s'écroule à demi,
pour, délicatement de peur qu'elle se brise,

Tous les deux enlacés, savourer L'Heure Exquise.

Lettre

Cauteret septembre 1928

Ma bien aimée

Je suis devant la mer sombre de la nuit et je pense à toi, cette mer n'est-ce pas celle où la lune ruisselait un frisson d'or autrefois...

Oh ! Se souvenir de ton corps appuyant sur mon corps son jeune désir, nous dansions, t'en souvient-il, un tango très lent.

Je ne veux plus danser, qu'est ce symbole de l'amour sans toi...

Pourquoi ce soir l'ombre des tamaris évoque-t-elle les formes de ton corps... Pourquoi la mer violette a-t-elle les reflets de tes yeux... Pourquoi le crissement des pierres sur la route où je traîne mes pas est-il le même que celui des graviers de ton jardin où tu me donnais des fleurs... Pourquoi ne suis-je pas le vent qui fait frémir tes lèvres en les frôlant, et surtout

pourquoi ne suis-je pas près de toi ce soir,
O ma bien-aimée...

L'épave

Sliny things did crawl with legs. Upon the sliny sea
Coleridge

Le ciel est gris, la mer en démente et brumeuse,
Un navire affolé s'enfuit sous l'ouragan,
Il va gîté, sans mat, sans voile extravagant,
Fendant du bout dehors, l'étendue écumeuse.

Chaque planche du bord gémit avec le vent,
Et le bateau divague au gré de la tempête,
Il scande son allure, avance, vogue, arrête,
Et les vagues sur lui se jettent en bavant.

La poupe élève au ciel une vierge sans tête,
Aux débris du hauban pendent des varechs bruns,
Le pont s'ouvre béant où roulent des embruns,
Et le bateau qui craque à des bruits de squelettes.

Un livide soleil l'inonde de son sang
Et dessine les mats dont il projette l'ombre ;
Et le bateau fantôme étend sa forme sombre
Sur la mer terrifiante où le soleil descend.

Des cadavres verdis pendant au bastingage,
Des spectres éthérés s'agitent sur le pont,
Au hurlement des flots jamais rien ne répond
Dans ce sinistre, morne et lugubre équipage.

Entrechoquant leurs os dans les vergnes du mat,

Des squelettes blanchis balancent à la hune,
Plus sinistres encor, quand se lève la lune,
Macabres, on les voit danser sur le ciel mat.

Le vent siffle passant par leurs poitrines vides,
Ils ont d'étranges lueurs aux orbes de leurs yeux...
Et l'horrible bateau, sans voile et sans feu,
Va toujours, charriant ses cadavres livides.

La femme

À Hubert Meunier

Souvenir d'un soir d'octobre où nous avons ensemble abordé ce sujet.
octobre 1928

La femme est l'ange bleu des rêves indécis
Tout en elle est musique harmonieuse et triste,
C'est le baume certain pour les âmes dolentes ;
Diaphane douceur des gestes imprécis.

Mais sous l'ange divin qui berce et qui relève,
Dort un monstre ingénu, bizarre et sensuel -
bouche large et tendue aux baisers – yeux cruels -
Sculpture du plaisir sous un voile de rêve.

C'est l'ange avec la Bête accouplés en un corps.
C'est le vaisseau fatal qui nous mène à la mort,
mais sait parer la mort de délices profondes ;

Et qui dira jamais quel abîme sans bords
gît en ses yeux, au fond des marais glauques, ciliés d'or,
de ses yeux, profondeurs insondables du monde.

Paysage

Matin clair sur la mer que le soleil diapre ;
les flots pourpres et verts rutilent de clarté,
on dirait une chape aux tons lourds et heurtés
qui roule sur les pas solennel d'un diacre.

L'âme du jour nouveau s'exhale de la mer...
Il fait bleu, et tiède, et tout le corps respire
l'air vibrant, pailleté de senteurs et de rires...
Tout est léger, hormis la torpeur des flots pers.

On sent en soi, par ces matins de mer tranquille
s'infiltrer la douceur indolente des îles...
ombre de palmiers, sur le ciel bleu, pensifs.

Ce n'est rien ce matin dont l'âme se soulève...
Ce n'est qu'un paysage au charme suggestif
dont la beauté profonde atteint presque le Rêve.

Nocturne

Novembre 1928

Jardins bleus, où rêver lorsque la lune arrose
de lumière huilée et souple de vieux ifs,
Terrasses où sentir s'exhaler des massifs
le parfum de la chair féminine des roses.

La nuit douce s'endort sur le parc, et je sens
s'estomper dans mon cœur le Désir et l'Envie.
Tout est bleu, tout est tendre, et ce qui fut la vie
s'éteint dans une brume impalpable d'encens.

Je redis doucement des choses souvent dites...
Et déjà meurt, tel un effeuil de marguerites,
le souvenir obscur de jours plus embrasés.

Tais-toi, tais-toi surtout... il ne faut pas répondre :
il n'est que de sentir, perdu dans un baiser
son esprit s'endormir, et son âme se fondre.

Stances ou Lâcheté

Oui c'est pour moi, pour moi que je fleuris, déserte !
Stéphane Mallarmé

Serai-je de ceux-là que hantent les départs ;
pour qui tous les bateaux sont la barque fleurie
qui donnera l'Eldorado comme patrie...
ceux qui de l'aventure ont retenu leur part ?

Serai-je de ceux-là que brûle la fièvre
de l'or, vivifiant et chaud comme un soleil ?
Ou qui veulent d'amour enchanter leur sommeil
dans l'oubli nonchalant des heures, lèvre à lèvre... ?

Non, voiles de l'espoir tombez au long des drisses... !
Je serai celui-là qui refusa de vivre
et qui s'est endormi nostalgiquement ivre
de l'orgueil virginal de l'arôme et du lys.

Éternité

1928

Et je n'endormirai jamais mon âme triste dans la sérénité des rêves accomplis.
Ephraïm Mikhaël

Je sais que tout en moi ne s'effacera pas,
je sens qu'il est en moi des choses immortelles.
Je sens qu'il est en moi sous l'écorce charnelle
quelque chose qui doit survivre à mon trépas.

Je veux bien que mon corps se fonde en poussière
rendant sa matière aux fleurs de mon tombeau...
D'ailleurs il vieillira, et chaque jour moins beau
il descendra vers les pays sans lumière.

Mais il est des trésors éternels en mon cœur :
Sans cela dans quel but ouvrirait la douleur ?
Pourquoi l'amour du beau qui fascine et rend ivre ?

Je sens qu'en moi, qu'au fond de moi tout n'est pas vain ;
et j'attends, plein d'espoir, le moment où revivre
dans l'immuable paix du jour sans lendemain.

Hymne au printemps

Paris, mars-avril 1929

Printemps, O doux printemps en fleur ! Saison qui rit !
Saison des jours ravis que le soleil acclame ;
Le vent candide chante un clair épithalame
La terre est toute neuve et la mer refleurit.

Mais printemps, dur printemps ! Saison des cœurs en flamme !
Nuit sexuelle où dilater nos corps épris !
La Diane d'amour a réveillé l'esprit
D'Hermione aux abois, de Phèdre qui se pâme !...

Printemps, saison des nerfs douloureux et vibrants !...
Il sourd au cœur dans le loisir d'heures trop brèves,
Des amours incertains, mais déjà torturants...

Des amours entre-éclos et qui bientôt s'achèvent ;
Et c'est comme un regret de beau soit transparent,
L'émoi que laisse au cœur la fenaison d'un rêve.

Symphonie pour les jeunes morts

Kersaint Août 1931

I

Par ce soir désolé, je songe à vous mes morts,
Il fait doux, mais si triste est la mer immobile,
Si déchirants les cris lointains venus des villes,
Les derniers vaisseaux ont glissé vers le Nord.

Je songe à vous, surtout, morts de vingt ans, mes frères,
De tels soirs nous avons rêvés de grands départs...
Vous seuls êtes partis ...Pourquoi, sous nos regards
Avez-vous démarré des môles de la terre ?

Un nuage neigeux au ciel est accouru,
Mais il s'est dilué sous le dur vent d'automne ;
Longtemps nous chercherons, d'un labeur monotone,
Au ciel, le beau nuage à jamais disparu.

II

Le printemps était doux, la terre était riante,
Les champs roux bourdonnaient de soleil accablés,
Les collines d'azur, onduleuses, brillantes,
Déroutaient jusqu'au ciel la houle de leurs blés
Que les brises ployaient en nappes scintillantes.

Le printemps était doux, l'air était pur, sonore,
Surchargé de frissons, de trilles et de cris ;
Des oiseaux babilleurs pépiaient dès l'aurore ;
Tout vibrait, O mes morts ! Et sous vos yeux épris
Les pays oscillaient dans un réseau sonore...

Et vous, adolescents ivres de votre vie,
Cernés de tant de sève et de tant d'horizons,
Vous offriez au jour vos corps que tout convie ;
Sentant participer, jusqu'à la pâmoison,
Tout votre être à l'émoi des campagnes ravies.

Et vos jeux, et vos bains aux étangs tiédés,
Les courses, demi-nus dans les herbes glissantes ;
La sieste parmi les joncs ; lorsqu'à midi

Le soleil ravageait la plaine incandescente
Et que tout se taisait dans les champs engourdis.

Mais les beaux soirs tissés d'or, de pourpre et de neige,
Lassés de tant d'amour, n'avez-vous pas pleuré ?
L'âme aveulée au bord des nuits se désagrège,
Tandis qu'au fond des cœurs un enfant effaré
Sur un violon faux écorche des arpèges...

Le soleil se déchire à l'horizon.
Le violon vibre, frémit et s'exaspère,
Des chagrins oubliés sourdent au cœur déçu ;
Les couleurs et les sons tristement s'exagèrent...
On pleure des chagrins que l'on n'a jamais eu.

L'excès des soirs d'été, les collines brillantes,
Vos jeux, votre ferveur, furent-ils vains essors ?
Le printemps était doux, la terre était riante ;
La vie où le soleil versait des reflets d'ordinaire
Coulait entre vos doigts ainsi qu'une eau courante.

Et maintenant vous êtes morts.

III

Les mères n'ont pas cru que ce fut vrai – les mères
Stupéfaites de voir des rêves inconnus
Emplir d'orgueil vos fronts butés dans le mystère ;
Ces morts graves sont-ils leurs enfants ingénus ?

Et c'est l'arrachement ; la douleur est au ventre,
Elles tendent les mains au cercueil refermé -
On a pris vos petits, Mères, et la terre entre
Dans la bouche et les yeux que vous avez aimés.

Morts ! Nous avons sondé l'incroyable mystère
Des bras figés, des corps raidis par le trépas.
Rien n'a répondu – que le refus austère
De vos yeux grands ouverts qui ne nous voyaient pas.

IV

Déjà le printemps rit, le printemps revenu,
L'air exulte, strié d'alouettes criantes,
Et le printemps est doux, et la terre est riante,
Les champs, ternes hier, brillent de blé menu.

Les jours plus longs coupés d'averses bruissantes

Fleurent la terre humide et le foin détrempé.
Morts, votre souvenir déjà s'est estompé,
Tout revit oublieux de vos âmes absentes.

D'autres ont eu vingt ans, des enfants inconnus
Chantent à votre place aux chemins de la vie ;
D'autres ont eu vingt ans que le bonheur convie.
Mes morts bien-aimés qu'êtes-vous devenus ?

Je voudrais retrouver ce que fut votre grâce,
Gestes inachevés, sourires ou regards ;
La voix renaîtra-t-elle un jour des sons épars ?
Songes, souffles, soupirs...visages...tout s'efface.

Visages lumineux un instant évoqués,
Souvenirs par lambeaux arrachés au silence ;
Les marais de l'oubli couvrent d'indifférence
Vos fronts – et tout retombe au fond - inexpliqué.

Nous-mêmes, chaque jour nous dégrade et nous lasse,
Mortes sont nos chansons, morts nos jeux animés ;
Où sont ces enfants purs que vous avez aimés ?
Les péchés, les remords ont creusé notre face.

Corps tavelés, fronts lourds, esprits durs et charnels,
Nous croulons dans la mort où joyeux vous entrâtes
Où vous gardez – brillant sur vos âmes intactes, -
Mes morts bien-aimés, vos vingt ans éternels.

Les misères mineures, leur chant chétif

À André Colin
1934

... Et puis, une brisure tendre au fond du cœur,
Les misères mineures, leur chant chétif.
Le murmure plaintif de l'enfant triste par ce Dimanche
Tant attendu où l'on s'ennuie.
Le jeu vide quand on sent que demain ce sera le collègue de nouveau, les jours sans mère,

Que demain ce seront les camarades, l'éclat bruyant du cirque
Plein la bouche,
Leurs yeux noyés encore, - explorateurs mal émergés des profondeurs, avec des
phosphores étranges et des coraux-,
Traînant avec eux le tintamarre des grelots, le bond des fauves,
Nimbés, séparés de lumière criante, de cliquetis d'armes, de panaches...

Ce soir l'enfant plaintif se rappelle ses fêtes, quelquefois, et cette pièce au Chatelet,
- En se penchant on voyait presque la moitié de la scène.
Et de chanteur, il ne sait plus bien où,
Qui chantait si fort et dont la voix tremblait tant qu'il en avait été bouleversé.

Il se rappelle...

Mais tous ces jours, jours de collège, le froid au cœur,
Quand on attend sa mère, et qu'on sait qu'elle ne peut pas venir.
Il regarde pourtant l'horloge... N'est-ce pas elle là-bas, dans le sentier mousseux de
neige ?

C'est elle, - voici sa tête un peu penchée, sa marche lasse,
Et le cabas avec de pauvres friandises qu'il mange seul,
Des friandises de pauvres qu'on ne peut pas offrir aux autres.

Mais non ! C'est un vieil homme, la goutte au nez, la face rouge...

L'attente folle, Chaque minute...
On s'accroche à son espoir d'autant plus fort,
Qu'on ne peut plus rien espérer...
L'attente folle, chaque minute, le cœur qui bat.
La grille grince ? Mais non !... Mais non !... Ce n'est pas elle !

Ce soir encore, gorgé de peine,
Dans la solitude enfin trouvée du lit,
Il s'endormira en pleurant.

Et bientôt un autre dimanche.
Un autre dimanche, tant attendu et puis si vide.
Ce n'était que cela... Ce n'était que cela...
Dimanches, dans les rues vides, sans devantures, la promenade,
Tous ces plaisirs
Qu'on a honte de raconter.

Et puis cette mère si triste, son sourire lassé...
Oh ! C'est si triste d'être la mère d'un enfant triste !
Tristesse de pauvres, douleurs de pauvres...Être la mère
Quand à la veille de Noël
On sait que les souliers resteront vides...

Mon Dieu, pourquoi les pommes en Septembre ? Pourquoi les jonquilles au matin bleu
frais du premier Printemps ?
Et pourquoi les enfants, si ce n'est pour la joie ?

Départ

27/9/1939

Il ne restera rien de moi, qu'un nom...
On le prononcera parfois le soir, l'ami
Survivant... Il retrouvera les vieilles lettres parmi
Les souvenirs jaunis d'une jeunesse morte.

Je n'attends rien. Le jour lassé succède au jour.
Puisque je ne vivrai pas, pourquoi vivre ?
En vain l'automne dans sa plénitude tressaille, ivre
Des grappes murissantes qu'on ne cueillera pas.

C'est l'adieu ! Le jour est calme, l'aube insensible.
L'air coule rose et bleu par le lit des rivières.
Que tout est insensible à notre jeune mort !

Mais le secret de ces campagnes apaisées,
Ne l'est-ce pas qu'elles nous savent éternels ?
Et leur calme introduit notre sérénité.

Épitaphe

5/11/1939

L'insidieux printemps se survit en l'automne...
Roucoulent les pigeons étonnés sur les toits,
Insensibles au long frémissement des feuilles
Entrefroissant au sol les rayons du soleil.

Et le printemps survit dans les cœurs étonnés.
Mourras-tu, - ainsi meurt le dernier chrysanthème -
Mon amour ? Cependant qu'aux berges effondrées
L'or des feuilles se mêle aux eaux pâles du fleuve

Et tremble dans l'azur friable du ciel...
Un ciel immobile au ras des prés éteints.
L'insidieux printemps se survit en l'automne...

Le printemps, et ce cœur désert, et dans les bois
Où les girolles d'or pointent parmi les mousses
Cette croix blanche... Mais quel nom lire écrit dessus ?

Cantique pour un saint

Pauvre insensé, tu l'as voulu, voleur de cieux !
Toi, faible cœur, que le plus léger heurt assomme,
Tu as mêlé ton sang au sang du Fils de l'Homme !

Croyais-tu que manger un Dieu ne fait pas Dieu ?

Marsyas écorché des forêts de la Grâce,
L'âpre joie m'a saisi la chair, me voici nu,
Sanglant de tout mon corps au tourment inconnu
De m'enfanter un Dieu que sa tendresse écrase.

O terre déchirée où le soc grince et geint,
Terre mordue de blés aux racines poignantes,
Ma sœur ! Un autre Germe en moi croit et m'étreint.

L'insatiable amour me ronge comme un feu...
Me voici nu, les pieds percés, les mains saignantes,
De mille plaies ouvert aux souffrances d'un Dieu.

Sonnet pour Eurydice

Si proche et séparée, voyageuse de songe,
Si tendrement en moi, mais par un brusque envol
Te dédoublant, comme l'oiseau de son reflet,
Un fluide reflet sur des eaux fugitives.

Et vivante pourtant, si réelle... Les champs
Où je marche, creusant mon pas entre les mottes,
Me sont moins évidents que ta fuyante image,
Enfant dont mon amour suscite le mystère.

Ton mouvement te naît et te renaît sans cesse.
Successive, comme la note après la note,
Module chaque pas ta frêle figurine,

Glisse dans l'air, traçant le signe de ta grâce,
Femme au souple contour de ployante liane,
De chacun de tes mouvements chantante.

Vous en souvenez-vous - ce soir où nous avons découvert la pitié

La journée en avait-elle été plus lourde, Je ne sais quelle terromine (?) confuse étonnait notre de (?) air : Nous souffrions sans le savoir. Et tout à coup cet enfant avait les yeux un peu trop grands – nous avons senti jusqu'au plus profond du corps toute la tristesse du monde, Il avait suffi de cette main dans notre main, de ce regard par quoi s'avouait la faiblesse pour que tout à coup flue en nous toute la tristesse des hommes, Plus jamais nous ne connaîtrons le bonheur.

Pourquoi ce visage parmi tant de visages jusqu'ici contemplés dans l'indifférence, pourquoi cette ??? parmi tant de ??? ? Les plus graves douleurs ne nous ont pas si intimement ému. Le jour où sur le visage de ma mère endormie – sans défense, je découvris ces plis de lassitude au coin des lèvres. Cet enfant solitaire un soir de rentrée. J'avais découvert la pitié.

Plus jamais nous ne pourrons être deux ! Plus jamais nous ne connaissons la joie. Un soir il faisait très doux, la mer d'un bleu tendre semblait boire les îles aussi bleues, et tout s'estompait dans la brume. Sur le port les paroles des matelots tombaient goutte à goutte dans le silence, le punctuaient. Les oiseaux même s'étaient tus...Mais cette figure aux yeux trop grands soudain surgie de ma mémoire a dissipé l'enchantement. Plus jamais nous ne connaissons le bonheur.

Plus jamais... Notre amour ne va qu'aux créatures délaissées, - aux pures âmes traquées. Qui donc est triste que nous souffrions avec lui ? Tant qu'une créature ne possédera pas toute la joie nous ne connaissons point de repos ! Ah ! Que m'importe ma propre douleur, quand l'abandon des hommes est en moi. Vous, toutes choses, si je vous ai tant aimées, c'est pour cette fragilité qui est la vôtre. Il n'est point de jeunesse qui chaque jour ne la consume et ne la marque.

Au Parthénon, vous en souvient-il, nous avons aimé jusqu'au larmes les mutilations de la pierre.

Plus jamais nous ne connaissons le bonheur.

Rembrandt Dostoïewski

Évocation du visage du Christ.

La Pitié ? La pitié s'incline, mais ne souffre pas – Ce visage marqué de coups, cette face engluée de crachats, ces paupières mangées de larmes – Il avait nom la Charité.

La vanne ??? chantait doucement

À Henry Bens

Un enfant, les jambes pendantes sur le canal, s'émerveille au mystère de l'eau. L'eau bouillonnante, et puis surtout cette solitude si calme, dans la profondeur où grouille un monde parmi les joncs. Eau pure fourmillante, et ces lunules bleues à la surface, avec les trois grands arbres et le moulin qui se déforme... et tout à coup un long frisson se propage. Cette grande souffrance de la nature quand elle enfante, le vent. Les trois arbres le gonflent et puis se tordent...

A vingt ans on oublie les mystères de l'eau, et tout mystère, il fait bon rire avec le vin et le rire strident de Saskia, Pourtant quel attrait ici rassemble mille plumages venus des îles, et ces armures luisant dans l'ombre et ces personnes chargées d'or comme dans ces profondeurs l'eau calme...Mais ce rire trop frais, trop clair, - et puis tous les bijoux sont pour Saskia...

Mais Saskia meurt, et puis tout part. On a vendu les beaux plumages, les colliers, on a vendu la maison calme à l'ombre lourde, on a tout vendu... Il ne reste rien que le marin, et Henri Ker Stoffel, la servante – avec ses yeux tendres et pacifiques de tête jaune.

Il n'est pas besoin de couleurs pour ce monde là, ils grouilleront dans la pénombre, comme au fond des heures sous les eaux.

Il n'a ni beauté ni éclat... Nous l'avons méprisé... Vous, Rembrandt, vous l'avez reconnu. Il n'a ni beauté ni éclat mais autour du front ces boucles douces comme des ombres.

Et puis il est un peu pour hurler ce moi qui vous manque. Et sans doute un jour vous apparaîtrez. Vous dans votre simplicité première, simple comme aux jours de Sibérie, avec peut-être encore ce vieil évangile entre les mains.

Nous l'avons méprisé...vous, Rembrandt, vous l'avez reconnu. Il n'a ni beauté ni éclat...mais autour du front ces veines, douces comme des ombres.

Psaume

Ils tournent, ils tournent, sont-ils vivants, sont-ils des fantômes, ils ne le savent même plus
Les gens du pays d'Edour et ceux du pays de Moab ont inventé ceci qu'ils tournent, qu'ils tournent,

La cour résonne de cet immense pas multiple, elle bat sourdement comme un cœur, le cœur d'un ogre dévorant.

Seul ce battement des pieds dans le silence et qui résonne dans les tempes, régulier battement d'horloge

Parfois le claquement d'un fouet sous lequel nul ne gémit plus – à peine ce frémissement de la carcasse et cette vibration qui court sur les rangs telle une ride sur la mer

Le silence se t ??? à nouveau, et le battement est la manette ??? qui le t ??? toujours plus épais, plus serré

Ils tournent, dans les chaussures neuves qu'ils doivent roder pour les gens de Moab, et toute leur conscience s'est réfugiée dans leurs pieds de sang. Ils ne sont plus que douleur aiguë

Et dans l'immense crucifié dont toute la terre est la croix, ils sont vos Pieds, Seigneur ! Vos pieds percés de clous.

Sonnet pour Eurydice

Janvier/ Février 1941

Si proche et séparés, voyageuse de songe,
Si tendrement en moi, mais par un brusque envol,
Te dédoublant, comme l'oiseau de son reflet,
Un fluide reflet sur des eaux fugitives.

Et vivante pourtant, si réelle... Les champs
Où je marche, creusant mon pas entre les mottes,
Me sont moins évidents que ta fuyante image,
Enfant dont mon amour suscite le mystère.

Ton mouvement te nait et te renait sans cesse.
Successive, comme la note après la note,
Module chaque pas ta frêle figurine,

Glisse dans l'air, traçant le signe de ta grâce,
Femme au souple contour de ployante liane,
De chacun de tes mouvements chantante.

Départ

Il ne restera rien de moi, qu'un nom...
On le prononcera parfois le soir, l'ami

Survivant... Il retrouvera les vieilles lettres parmi
Les souvenirs jaunis d'une jeunesse morte.

Je n'attends rien. Le jour lassé succède au jour.
Puisque je ne vivrai pas, pourquoi vivre ?
En vain l'automne dans sa plénitude tressaille, ivre
Des grappes murissantes qu'on ne cueillera pas.

C'est l'adieu ! Le jour est calme, l'aube insensible.
L'air coule rose et bleu par le lit des rivières.
Que tout est insensible à notre jeune mort !

Mais le secret de ces campagnes apaisées,
Ne l'est-ce pas qu'elles nous savent éternels ?
Et leur calme introduit notre sérénité.

Lied

1er juin 1937

Si ton amour ne m'avait pris, peut-être aurais-je cette maison de pêcheur au lac de
Côme...

J'entendrais le murmure imperceptible de l'eau sous la brise, le vol d'un oiseau marin
comme un éclat bleu du soleil.

Mes journées paresseuses seraient voilées d'or. Peut-être semblerais-je raccommoder un
filet, glisser ma barque...

Je ne laisserais que mes jours couler, se diluer heure par heure dans l'éternel sans
penser...

Mais ton amour m'a pris et je sais que le jour, le beau lac ourlé d'or, les arbres bleus ne
sont qu'un reflet de ta face.

Ton amour m'a pris, et je sais que le monde est à la forme de la Croix. Et dans le vent
j'entends ton râle.

Le Bouleau

Août 1939

Seul dans le ciel obscur palpite le bouleau,
Effilochant ses branches molles sur le vent,
Le bouleau lisse et droit, debout et murmurant
Comme le berger nu qui siffle en ses pipeaux.

Lied

1941

Plus loin que la douleur ces îles et ces landes
Ces îles abritées par la mer, où le vent
Ne porte que le chant des feuilles, ces rivages
Incrustés dans la mer...
O mon amie ! N'irons-nous pas vers ces rivages ?
Nous étendrons nos membres las au creux des herbes,
Et, par des bois dormants d'oiseaux muets où l'air
Alourdi de parfums stagne la pénombre,
Nous marcherons dans le sommeil confus des choses...
O mon amie, ce paysage est dans tes yeux...

Chant funèbre

25/10/1941

Plus que les soldats morts face à l'ennemi dans un grand soir de combat, m'émeuvent ces morts obscurs et qu'on interdit à la cité d'honorer. Antigone devant son frère privé de sépulture, je me penche sur eux. Je voudrais que mon cœur soit un temple où vénérer leur mémoire.

Résonne en moi votre souffrance, O Morts obscurs. Après les combats de tous les temps, otages dont on souille jusqu'au nom, esclaves qu'on met à mort sans même un prétexte.

Que chaque homme soit irremplaçable, si chaque homme pouvait le savoir. Et pas seulement pour ces veuves et ces enfants – (ils éprouvent qu'il aurait dû vivre encore, sans ce meurtre ils entendraient l'éclat de son rire, sa main esquisserait le geste familier...).

Pas seulement pour la fiancée, veuve qui ne fut même pas épouse. Pas seulement pour la mère dont les entrailles s'émeuvent comme pour un nouvel enfantement. Pas seulement pour l'ami qui ne pourra plus dire leur secret.

Mais parce que vous étiez vivants. Vous étiez comme un arbre en pleine sève et qui monte. Vous étiez comme le jeune cheval qui court sans mors dans le matin cuivré de gel. Vous aviez cette évidence d'être vivants. Votre regard heurtait nos yeux, nos mains sentaient votre caresse, votre haleine frôlait nos joues. Vous viviez, O Morts obscurs !

Muses, mes sœurs, versons la libation sur eux de nos chants. Soyons-leur ce chœur funèbre dont on interdit qu'il les accompagne. Recueillons les soupirs secrets, les sanglots étouffés, l'indignation muette de tout un peuple et qu'ils coulent sur leurs tombes sans nom,

pour ces victimes qui n'étaient peut-être pas holocaustes,
pour ces héros qui n'étaient peut-être pas braves,
pour ces martyrs qui n'avaient peut-être pas de foi.

Lied

Les enfants se sont assis au bord des fontaines. Que regardaient-ils dans les eaux ?

L'ombre d'un nuage, le crissement bleu d'une libellule, ou les roseaux tendus à leur reflet, comme un arc ?

L'eau est silence...

Ils regardaient le silence et sous le mirage du ciel la lourde masse sans écho.

Comme les enfants, sous le mirage de la vie nous contemplons le silence de la mort. Ma

bien-aimée, oh ! Le sais-tu ?

La vie est la surface de la mort.

Douleur

Janvier 1940

Au contact des solitudes,
Toutes vos solitudes comme un goût d'herbe dans ma bouche,
Comme le vent d'embrun qui me pénètre.
En moi toutes vos solitudes,
Et comme un cri de sirène dans le brouillard
L'appel de votre détresse.
Ah ! La nuit n'est pas si dense que vos solitudes ne viennent à moi,

Mes frères,
Chair de ma chair souffrant au delà de la nuit,
Âmes fouillées de douleur comme les arbres fouillés de vent,
Vivants que je ne peux aimer
Que comme on aime les morts.

Tu vis des mots que tu m'as dits. La pression de ta main ce dernier soir
Survit.
Oh ! Complicité de la nuit autour de vous, je vous sens perdus dans la nuit have de pièges,
Ou tiède, et qui peu à peu vous prend dans la mort.
Comme ces déesses autrefois,
Comme ces déesses qui versaient le sommeil avant la mort,
La nuit vous entraîne, elle vous prépare,
Elle vous embaume de mort,
Et déjà vous n'êtes plus d'ici,
Déjà la nuit a laissé ses lambeaux à vos yeux,
Déjà...
O vivants plus lointains que les morts...

Et moi ; gabier attardé quand toutes les gabarres ont démarré,
Moi dernier survivant peuplé de jeunes morts.
Comme un vent de mer au goût pourri d'algue et d'eau morte,
J'absorbe vos solitudes.

Et déjà tout mon corps est ancré dans la mort.

Lied

Août 1942

Ce fut le printemps, avec l'effervescence exagérée des feuilles. D'un jour à l'autre elles

envahissaient l'air, le cloisonnaient dans des ramures entrecroisées.

T'en souvient-il, nous cueillions des fraises sauvages, si parfumées, et nous cherchions des giroldes d'un jaune pâle, sous les taillis ?

Le printemps est passé. D'un jour à l'autre le feuillage moins dense n'a plus tracé dans l'air qu'un dessin précis de branches. Où sont les mousseuses masses de feuilles ? Et vois au coin du potager les gerbes d'or à l'odeur mielleuse – déjà un parfum d'automne.

Souvenir

Août 1942

Encore ce merveilleux paysage français. Encore les collines bleues, à la courbe classique, nobles de figures déjà à l'arrière plan des Riches Heures du Duc de Berry, avec leurs routes bordées d'arbres en boule, leurs champs pelucheux, doux à l'œil, et ces lointains comme un velours.

Me consolerez-vous, beau pays bleu et rose, des pays que je ne verrai plus ? La calanque et juste au-dessous de nous, plate comme une feuille de nénuphar, la barque. Les aloès, déjà presque épuisés, érigent la haute fleur qui les tue sur une mer bleue, absolue, intense, impavide. Et dans le bois de pins tordus là-bas où commencent les bosquets de chênes liège aux rouges blessures, un figuier de barbarie dresse une seule corolle jaune pâle. Partout les cigales grinçantes traduisent en un chant aigu la chaleur presque insupportable du jour.

Devant le calme paysage si beau, - l'église réfugiée sous les peupliers, les villages tirant à eux par mille liens de routes et de chemins l'appareil compliqué des champs, - devant le calme paysage si beau je songe à ces pays dont la splendeur est dure comme le diamant, dont ils ont l'arrête blessante.

Ski

1941

Profusion des neiges...

Avec ce sifflement du vent autour de nous, rien que sur nous.

Les montagnes bouleversées dans notre ivresse de la fuite et les arbres blancs pêle-mêle.

Glissement du ski, comme une soie craque, sur la neige, strident qui perce le silence...

En vain l'épais silence pèse si dense qu'il faut tout cet émoi pour le fendre, lourd poids des neiges, avec parfois le floc d'une branche qui se déverse.

Là-haut les grandes montagnes vierges planent sur le silence, les archanges calmes du ciel.

Un monde clos entre la neige et le ciel trop dur, d'un vert serré que ne strie aucun chant d'oiseau.

Ah ! Sifflent les skis, monde vaincu, avec une joie comme d'ailes !

Glissent les skis ! Vibrent les skis ! Stridents sur la grande plaine mousseuse.

J'ai connu la joie d'être un homme !

Ah ! Qu'il m'appartienne, le monde, l'étendue possédée d'un seul vol !

Joie d'être un homme et presque un ange dans le poudrolement des flocons séchés qui fouettent !

Et le saut, d'un bond, ramassé pour fendre le ciel !

Intime

À Madame Pierre Guiraud 1941

Calmes réalités encloses de silence,
Certitudes... Le bol où baignent des raisins,
L'ombre dorée où des mains passent, le dessin
D'une branche de fleurs sur le mur... Ces présences

Insensibles et murmurantes, les entendre,
Anges secrets des calmes jours. Y reposer.
Rémanence des soirs perdus, Oh ! Respirer
Sur les choses l'odeur des morts lente à s'éteindre.

Passe, furtif, un vol aux ailes entre-closes,
Dans le muet repos des heures sans durée,
Fugitives, mais au matin d'être éternelles,
Douce colombes de l'esprit, pensées...

Nocturne I

Les enfants sont partis dans le clair de lune. Ils ont repoussé le grand battant noir du portail, et l'avenue les conduit comme un corridor de lumière vers la colline. Les branches dans leur jeu d'ombre composent un paysage si contrasté qu'ils le reconnaissent à peine. Ce n'est plus le parc qu'ils traversent, mais cet immense clair de lune où s'engloutissent les étoiles.

Ils se sont assis sur l'ancien balustre, témoin des grâces abandonnées du jardin. La nuit les pénètre et monte comme un flot dans leur âme. Le crissement exaspéré des grillons s'est tu, et se détachent les deux notes, toujours les mêmes, de la fontaine. Soudain les enfants frémissent : la lumière est si dense qu'elle les unit à la terre.

Ils ont senti, tout à coup, qu'eux et elle étaient de la même chair, et quand le vent se lève, déchirant de violentes ombres le clair de lune, ils savent que gémit la terre en attendant qu'ils ressuscitent.

Nocturne II

28 août 1939

Une langueur pèse sur la campagne ce soir. Elle monte avec les fumées des feux d'herbes qu'on allume au détour des champs. L'été n'est pas fini que déjà l'automne fond sur nous.

Entends les bruits de l'automne, le cri effrayé des sarcelles sur les eaux mortes des étangs. Il gémit sur ces lourdes eaux sans reflets. C'est l'heure où avec les premières colchiques au long des prés sourd dans le cœur des enfants l'angoisse de voir l'été mourir. Le couchant s'écourte. Il

semble que gorgée de tristesse la terre ait hâte de s'engloutir dans le calme épais de la nuit.

La nuit se pose sur la terre comme des ailes où se réfugier. La grande nuit couve la terre. Sens la se glisser sous les branches où le dernier lièvre tressaille. Elle s'insinue par les futaies, rampe aux halliers. Seuls se répondent un bizarre accroc des nuages et l'étang clair. Ils échangent une dernière tristesse.

Et moi, le cœur gorgé des peines que je n'ai pas souffertes, j'écoute longtemps le dernier chariot rentrer, dans la nuit lourde où attendent d'éclorre les douleurs.

Jamais plus...

Tout à coup, devant moi, mon enfance, parce que les vignes sont bleues de sulfate, parce que les menthes sauvages embaument. Il suffit de ce parfum, de ce contre-jour qui cerne d'or les peupliers, et elle est là, juste devant moi. Je la sens toute entière. Un enfant attendri les soirs de printemps, respirait jusqu'à l'ivresse un lilas et demeurait tout au long de la nuit penché sur le parc mystérieux de lune. Cet enfant je l'ai devant moi...

Je suis là, divisé de moi-même. Comment pénétré une enfance soudain si proche. En vain miroitent à la surface des champs les ombelles. En vain nous descendons la rivière aux grands saules roses. Ces choses de mon enfance, je les ai toujours. Le même vent se glisse en moi, me dénude, frôle sur ma chair une caresse vivifiante. Comme autrefois je me sens nu dans l'air. Je voudrai boire à la brise, me confondre à ce grand ciel de nuages.

Les mêmes landes tristes au ras du ciel ; et la même tristesse qui rode du ciel à mon cœur. Une tristesse venue de ce temps lointain m'étreint à voir pointer les colchiques. Une autre tristesse la submerge. Jamais plus je n'atteindrai cette enfance. Elle est contre moi, mais je n'y suis plus. Elle est contre moi tout entière debout, mais fermée.

Et je me penche vers la porte, la porte du jardin clos de mon enfance. Jamais plus je n'en franchirai le seuil. Jamais plus. O ma bien-aimée, jamais plus :

Aux portes de mon enfance se tient la mort.

Nocturne III

Paris 15 mars 1941

Dans le soir sans ombres tout pose en attente. Les rues ouvertes au ciel, les fumées que rien ne bouge, les arbres, les visages expriment une disponibilité. Les enfants ont cessé leurs jeux et le front levé regardent...regardent...

Les ombres une à une tombent au long des maisons, le soir s'est noyé dans le clair de lune. Les choses se sont fondues, vers l'horizon blanc, dans la transparence. Les pas sonnent moins nets qu'au soir, éteints dans l'atmosphère laiteuse. Et l'air nourri de lune pénètre. On le respire. De chacun de ses membres on le boit. On est comme transparent dans le clair de lune.

Et les cœurs ont cru qu'ils étaient comblés, ou bien de l'attente chaque visage est-il devenu un peu plus le visage d'un HOMME ?

Nocturne IV

8 septembre 1941

Comme d'autres cherchent le soleil, j'orienterai ma maison vers la lune. Les belles nuits elle en ruissellera, blanche et comme fondante, embuée et diluée dans la matière cristalline, infiniment pure, où demeurent en suspens les étoiles. Elle se lèvera très haute et droite, si haute que je découvrirai le grand chaos géométrique de Paris : un monde en arêtes vives qui se surmontent avec des ombres brusques comme des blessures.

Un léger vent se lève, parcourt d'un frisson horizontal les branches lourdement palmées d'un marronnier. Ah ! Simplement qu'une feuille puisse vibrer toute seule et j'en frémis d'amour. Ce soir, dans ce monde lunaire où l'enchaînement des causes et des effets perd sa rigueur (il semble que deux et deux ne font plus tout à fait quatre) une immense tendresse me prend. La paix laiteuse de la lune est comme mon amour, fondue à la surface de toutes choses.

O claire nuit d'été, si claire et si pure ! O claire nuit de mon enfance et d'aujourd'hui, toujours si semblable à toi-même. Je te sens déjà dans ma chair. Tu restitues l'enfant qui de si longues nuits écoutait sous le flot d'azur opaque le bruit lointain d'un barrage, et s'attendrissait jusqu'aux larmes quand émergeait enfin, sur la crête du plus haut mélèze, glacée, brillante, la lune.

Pathétique

Descends, l'heure oblique s'étire au long des plaines, c'est l'heure d'or. Du ciel il subsiste juste assez d'azur pour fondre en un vert pâli d'ancienne image, tout au bord, au-dessous du grand appareil des nuages...

Sur ces plaines rares, l'assaut déferlant des nuages. Dès la première pente nous débouchons en plein ciel. On se heurte à son évidence comme à la mer. Le grand ciel tordu de nuages...

Mais le soir d'or s'étend, gagne toute la plaine et les nuages soudain calmes, ourlés de roses, pesants et pleins comme des grappes. J'avance dans l'universel poudroier d'or. Je m'en pénètre en le pénétrant. Je ne suis plus distinct à moi-même. J'éprouve jusqu'à l'inepte le foisonnement de chaque feuille, le cri d'un geai, les planes trainées de brume au bord des eaux. Il s'établit du monde à moi un rapport, un échange, un amour.

Les campagnes montent de toute part autour de moi. Elles m'embrument l'âme comme une symphonie. Je les sens sur mes mains et mes yeux. Il n'est plus rien que cette présence indéfinie qui s'impose.

Et je suis comme ce dernier homme au déclin du monde. Le réseau des routes s'est délié, rongé par les herbes et les racines. Partout les arbres se sont rejoints, les eaux ont coulé des digues et les neuves plaines glissent sous leurs joncs des reflets de ciel. Je suis seul dans un silence que rien n'entame et le chant même du peuplier roule sur lui sans l'effleurer. La création s'est fermée sur moi. Déjà m'enserrent les racines, les hautes lianes. Je me défais (?). une conscience un instant éveillée se dissout pour renaître, sans doute avec tout cet univers à jamais pris dans mon corps.

Martyrs

Egremont 17/8/41

Mes fenêtres ouvertes, je sens vivre jusqu'en moi la forêt. Elle pénètre de toute part, je la respire. Elle m'emplit de son effluve, du murmure mourant de ses branches comme la mer.

Je sors dans le premier matin, après le grand ouragan qui nous a torturé cette nuit. Les arbres déracinés répandent une odeur de sève, fraîche comme l'odeur des noix. Un chêne agonise, fendu de haut en bas. Il saigne. Des troncs arrachés à mi-hauteur, lèvent leurs fibres tordues, leurs branches écartelées laissent aux frênes (?) de longues plaies blanches.

Mais déjà brille le soleil dans les futaies où les fougères déferlent. Déjà les cimes plongent dans un ciel bleu. Elles me tirent jusqu'à lui. Je me sens bu par tout l'azur frais lavé. Je suis un de ces prés qui dans le ciel balance... balance.

Oh ! Martyrs. Il ne m'est pas besoin d'un dieu qui m'écorche. De tout mon corps je suis la forêt immensément respirante...

L'âge d'or

A Nicole
St Jean de Luz 3/7/41

Une plage qui fleurirait pour l'amour. On y verrait des balcons de roses et des hortensias sous les tamaris, passés et pâles. L'air embaumé par leurs odeurs lentement glisserait vers l'eau, s'y chargerait d'un parfum plus fort et reviendrait poussé par la vague. La mer, le ciel seraient bleus, et bleues seraient les montagnes qui fermeraient le pays heureux.

Pour les franchir il ne faudrait que s'aimer. Dans la paisible fin du jour, quand s'étire vers l'horizon l'ombre des meules, des couples marcheraient, religieux, lents, ils descendraient les chemins parfumés de troènes et de chèvrefeuille.

Les couples heureux marcheraient dans la liturgie du couchant vers la mer étale, drapée de rose. Et longtemps ils se parleraient...Ils s'arrêteraient en des jardins aux allées de cyprès, paisibles campi santi (?) d'autres amours et sous le ciel palissant ils goûteraient des choses délicates.

Ma chère aimée, nous parcourons le doux pays de l'amour. Qu'importe s'il n'existe pas, nous en crevons le mirage. Qu'une touffe de capucine brille en notre chambre et nous aurons ces jardins de roses, nous aurons les terrasses sur les frondaisons voyantes (?). Oh ! Respire longtemps ces fleurs, ne parle pas. Savourons le pays heureux de notre mirage.

Nausicaa

St Jean de Luz 4/7/41

Nausicaa danse avec ses compagnes sur la grève dans l'ombre bleue que retiennent jusqu'au bord de l'eau des palmes. Parfois se dégrafe un corsage et l'on voit jaillir un sein nu, précieuse coupe renversée, rose mi-close.

Elles se jettent dans la vague et ce sont des rires dans le clapotis des gouttes. L'eau contourne les seins, glisse dans le repli laiteux du dos, étend un voile étend (?) d'argent sur les reins souples. Et ce sont des rires renouvelés qui fusent.

« Un œil me guette sous le front (?). Eh que n'importe ! Verra-t-il jamais plus belles filles, les filles de Neere ? Mais quel est-il ? Agias, l'archer nerveux qui vainquit à Naxos, ou Léandre

couronné de roses ? Mais que m'importe ! Ou quelque dieu déguisé en berger, qui soufflerait très doucement dans le syrinx »

O Nausicaa ! N'est-ce pas le dieu de l'Amour ? Pourquoi vos jeux sinon pour ce divin enfant, et vos rires qui vous faisaient plus belles découvrant vos dents comme un rire d'écume au bord des eaux. Ou quelque dieu plus jaloux encore.

Et Nausicaa s'en va tout au long de la grève triste soudain d'avoir senti naître son âme.

Combat

14/10/41

Depuis l'aube il combat. Il n'est plus que ce geste de combattre. Son être s'est comme réfugié dans le bras qui lance la grenade. Mais l'intensité du geste devient si forte qu'il s'en dédouble. Il abandonne son corps au geste de combattre. Comme dans une préfiguration et peut-être un début de la mort, son âme est entièrement distincte du corps...Et elle voit.

Elle voit d'abord cette berge d'or et la rivière paresseuse. Un paysage de roseaux où débusque la sarcelle. Une barque noire, avec son vivier plein à l'arrière, accrochée par une chaîne, une vanne rouillée, les chemins au parfum poudreux de silex. Comme tout demeure soi-même. Et la pente de ce paysage familier entraîne l'âme. Continue de combattre le corps. Elle suit la pente des routes. Elle remonte vers une enfance. Elle est un enfant triste un soir de septembre, parce que monte des champs les fumées d'automne. Elle est un tout petit enfant blotti dans le creux de sa mère. Elle est ...

L'âme s'est réfugiée dans une exquise solitude. Où êtes-vous, compagnons, dont l'acte était si mêlé au mien que c'en était comme un amour ? L'âme s'est réfugiée hors du corps. Il combat...

Au vrai, il est déjà mort.

La mer est morte

Le départ des vaisseaux a fait rêver mon enfance. J'ai vécu dans l'appel des courantes sirènes les soirs de brouillards, les mâts étaient une forêt morte depuis des millénaires, une forêt fossile inscrite en creux dans l'ardoise. Mais sous l'afflux des eaux se mouvait la forêt fantôme.

Le premier mouvement du bateau sous la vague, et le frémissement quand, les jetées dépassées, il s'est tout entier lancé dans l'aventure de la mer. Cotes perdues, l'éternelle alternance du ciel et de la mer. La psalenandie des vagues aux nuages, un dépouillement qui peu à peu mue l'âme en silence. Une vie dont la chute et le montée du soleil composent le seul accident.

Aucun appel ne retentit plus dans les ports déserts – Le monde s'est brusquement muré – Les digues se sont fermées sur un continent de douleur, et si balancent encore les vaisseaux du port. C'est de re??ie et de nostalgie. La mer est morte.

Matin

12/2/42

Le jour tout près d'éclorre se répand à travers la nuit, elle en est toute lumineuse. Le bleu profond s'est mué en une clarté précise, d'un bleu clair, transparente comme un cristal et je dirais argentine. L'air où les premiers cris du matin résonnent, porte haut le chant des coqs.

Sur le ciel glisse, acérée comme une lame, la lune. Une lune très mince et très longue à peine plus lumineuse que l'azur.

Voici l'aube déjà – la merveilleuse minute de cristal s'est ternie. Le jour coule de plus en plus. Comme du lait dans une source. Il l'ombre (?). Les cris s'entremêlent imprécis, se fondent en rumeur. La vie de tous les cris, se tisse au-dessus de moi. J'en suis cerné de toutes parts.

Chaleur douce creusée...

4/3/42

Chaleur douce creusée à la forme d'un corps
Le lit est une barque aux pénombres flottantes,
Asile de paresse et délices latentes,
Transparaît ta blancheur où sagement tu dors.

Dans le moite silence altéré de ton souffle,
Le temps est ramené au battement d'un cœur.
Nos bras mêlés fondus dans l'égle chaleur,
Un seul corps désormais se compose d'un couple.

En vain le printemps vif s'invite dans la cour,
Ton visage aminci que cerne la pénombre
Suffit à retenir un cœur ému d'amour.

Ton visage aminci où déjà se dénombrent,
Morsure qui s'inscrit plus sure que le temps,
L'amour que je te voue et mon soigneux tourment.

Divers poèmes

Je n'aurai jamais qu'un seul destin, O lèvres
Ne pas sentir cette saveur que vous sentez
Ne pas goûter le fruit qu'un autre monde le rêve
La passion qui fait ses doigts crispés

Je ne serai jamais que moi,
J'ignorerai les nuits que je n'ai pas veillées,
Des étoiles pour moi n'ont pas luit, des flots
En vain pour d'autres yeux sur le sable effeuillés
Ont murmurés des chants que je n'ai pas connus

Des femmes ont levées vers moi leurs bouches nues,
Mais je n'ai pas senti leur volupté, ma joie
Jamais n'a dépassé mes mains et cette joie
Était solitaire aussi dans une ivresse comme moi

Hommes ! Quel goût a pour nous cette vie ?
Quel est pour vous le chant d'extase que le jour crie
Dans l'émoi d'un printemps comblé d'or et de feuilles
Quelle odeur a la brise au dessus des lilas
ou l'air stagnant coincé sous les branches épaisses
Des marronniers. Et quelle est la couleur des étoiles,
Et cette voie lactée qui cache de son voile l'obscurité des nuits

Extases, si parfois d'un mot vous me le dites,
C'est l'aveu, le serrement de main, le geste
On communie,
Une secousse, l'air a cette saveur agreste
Pour nous deux. Mais l'instant passe et c'est fini.

Jamais je ne saurai l'émoi que vous seriez,
Lèvres qui vous pressez sur mes lèvres, jamais.

7 juin 1943

Serait-ce déjà l'été ?

Hier, de toute part participait le printemps ! La profusion végétale entre un soir et un matin déferlant. Mais aujourd'hui, par cette pluie chaude, ce n'est déjà plus le printemps. Au coin de la rue, je pensais voir les paulownias tendre leur flamme violette, je ne vois qu'une commune masse de feuilles, larges et planes, où l'eau ruisselle.

Et sur les visages, cette surgiture, l'élan de vie, qui, hier encore, animant d'un sourire nouveau, d'un charme les visages s'est dissipé. Chaque visage reflète seulement sa peine. Oh ! Toutes ces peines, inconnues, murées, dont ne transperce qu'un reflet. Nous n'en connaissons jamais que l'écho – la plainte – et chaque homme est comme un vase où reposent soigneusement encloses ses douleurs.

Tristesse de ce soir d'été. On est las de tout un jour de travail. On pleurerait si on osait et par les larmes peut-être un peu de douleur s'évaderait, se répandrait, se ferait connaître ou commencerait peut-être...

En vain, nous partons. Ce visage, un instant sauvé se dégage le recouvrent les larmes du souvenir. Il n'est que cette lourde pluie d'été qui tombe, et dans le jardin ruisselant, une rose avant de s'ouvrir est déjà flétrie.

Fragments de poèmes

J'ai vu venir ma création comme un navire sur l'océan de son Esprit... J'ai vu venir ma création comme un navire – lourdes voiles gonflées de grâce. Les cordages étincelant comme le

givre. J'ai vu venir ma création comme un navire chargé de grâce... le vent dans les filins chante le chant de la forêt. Entre les vergues était tendu l'azur des flots... Mais chaque mat était un âme. J'ai vu les hommes comme les mats de mon navire contenant par l'esprit toute ma création. J'ai vu...

O navire gorgé d'azur sur la mer bleue – quand les mats frôlent le zénith... Navire bleu avec l'éclat d'une blancheur étincelante. O mon navire.

Le navire traînant un sillage.

Le prêtre est à l'autel, comme la proue d'un navire et les fidèles tissent la coque.

Et mon fils lui-même tenait l'hostie. Mon fils, sous la chasuble de chaque prêtre – mon fils levant les bras de toute élévation.

Terre parfaite comme un visage, je t'ai aimée.

La vallée s'ouvre comme une fleur, exfoliée de ses glaciers, bordée de neige. Et je plonge dans cette coupe évasée, dans ce calice qui me porte, qui m'élève, et soudain je me sens offert par la paume de la terre, pris par les montagnes comme dans les mains d'un prêtre debout.

Terre qui m'a pénétré. Terre que je bois par mes yeux, mes mains, ma bouche, entrée en moi par tous mes regards, incise dans mes pensées, infuse dans tout mon être, mêlée à ma chair, à mon esprit, mêlée tout à tout moi.

Plus haut que les soleils, plus vastes, plus forts,
jaillis du premier matin, et partout leur présence, l'exaltation de leur présence.

Les Anges.

Vibrants, épées nues de la pensée de Dieu, paroles de la Parole, verbes du Verbe.

Et ce grand combat qu'ils mènent contre les splendeurs de l'abîme, contre leurs frères en beauté.

Devenus Mal.

Je les ai sentis, les anges, purs, infiniment purs, tels qu'ils sont sortis de Dieu à l'instant même.

Je sais dans toutes ces choses sensibles leur présence, je m'enivre de les reconnaître, d'être parmi les anges.

Comme un nageur dans la mer, comme un montagnard dans l'air des cimes et que leur grand combat fulgurant,

C'est dans mon âme qu'ils le mènent.

Longtemps je les ai cherchés.

Quand montait au dessus de moi, les arbres de la forêt leur voûte frémissante et que frissonnait dans le petit jour la cime aiguë du pin.

Si vivante, quand les glaciers crêtés d'aurore levaient dans la nuit finissante le miroir bleu de leurs pentes,

et quand, pour réunir à une splendeur trop vive, ruissellent tout à coup, limpides, les cloches d'un troupeau qui passe.

Ou bien quand je me penchais sur la force de la mer, les vagues et les nuées se coursaient, l'orage mêlait le ciel et la mer.

Berger d'illusoires troupeaux je paissais mes inquiétudes sur ses rivages.

Mais par-delà le déchirant appel de la mer, l'horizon vide, sa nudité poignante comme un

cri,

par-delà les montagnes de paix, le soir semé de fuyante roses, la fascinante immobilité
des monts

plus intimement en moi que le chant des sources ou le frisson du vent sur les orges
Les anges, je les ai possédés, je les ai bus.

Adonaï, je te bénis, tu m'as mis au centre du Monde,
Entre les choses visibles et invisibles, aux confins de la terre et des anges,
Noyau de la Création, nœud de l'univers je m'élançai
J'atteins à tout, je possède tout. Les étoiles au nom sonore sont accordées à mon ordre.
Ivresse d'être un homme, cette chose, irremplaçable au cœur du Monde.
Souvent les cymbales de ma jubilation, sonnent les sistres de ma joie.
J'ai cueilli les anémones de la mer, leurs fruits secrets au creux des rochers,
J'ai ramené vers le rivage les longs rubans de ses algues, j'ai vendangé ses raisins amers,

les sargasses,

Et quand les coulis hurlaient leur faim sur les vagues, dans les midis plombés, presque
incolores de lumière,

Hosanna ! Pour cette création que j'assume, pour les anges parés comme les épis dans un
champ, plus multiples que les feuilles de la forêt.

Hosanna pour l'eau des fleuves qui d'un trait d'argent dessine la terre.

Hosanna !

Joie, bonheur. je suis venu, Adonaï, pour dire que la terre est belle, et pour dire aussi la
fulgurance de tes anges.

Avant que ta vision les surpasse, permets que je dise qu'elle est belle, cette création, ta
fille.

L'ange même de la terre m'a porté sur l'autel de Dieu.

Voici pour ma prière, la prière des sapins priant, priant.

Les monts levés comme Moïse et d'autres monts sont là qui le soutiennent dans sa prière.

Je suis pris dans l'intercession des choses.

Les ranima-t-il, le cavalier blanc ?

Le cavalier rouge de la pierre

Le cavalier noir de la faim

Le cavalier vert de la perte,

Ils ont chevauché ma détresse

J'ai faim de toutes ces faims éparses par le Monde

La douleur des petits enfants m'emplit la tête

Et le remord

Poulpe visqueuse au cœur de l'âme

Leur faim, leur soif, leur nudité

J'ai créé leur faim et leur soif

J'ai déchiré la joie de vivre

J'ai voulu pécher, j'ai péché,

J'ai engendré les trois cavaliers de la mort.

N'étendra-t-il pas son manteau blanc le blanc cavalier le cavalier de la vie ?

Blanc comme l'éclair, blanc comme le fer à vif, blanc comme la vie.

Il tranche.

Et tombe en lambeaux le vert, le rouge, le noir, les trois chevaux de ma détresse tombent.
Je les ai vus les cavaliers de mes détresses.
Ils m'ont piétiné dans la chair des enfants, chevauchant, chevauchant,
piétinant, piétinant.

Ah ! Je ne lèverai pas ma coupe avec les saints !
Je ne suis pas assez pur pour votre justice.
Cavalier blanc !
Je ne comprends pas. Je ne veux pas comprendre.
Je suis hors de chairs torturées, obstruées
J'ai mal dans trop de corps
Mères saignantes, mes sœurs, moi-même
Enfants aux ventres ballonnés, aux yeux ...
Je vous suis tous.

À travers toi, mon petit enfant que je tiens dans mes bras, à travers toi la myriade de ma génération.

À travers toi ces peuples qui montent de moi, la multitude de ces peuples qui sont ma race. Jusqu'à la fin des temps, cette parcelle de moi indéfiniment multipliée, plus nombreuse que les étoiles.

Je les vois, et je suis comme Abraham, cette nuit de Chaldée où sa génération lui fut promise.

Et la même voix de Dieu, je l'entends, je la lis dans tes yeux qui n'ont pas reflété le monde.
Mais voici où se reflète pour moi, en nombre indéfini, ma race.

Il a dansé devant l'Arche le roi David, et comment ne danserais-je pas mon petit enfant.

Bonheur

Ce soir j'ai du bonheur tellement qu'il me brise le cœur.
Vous ne savez pas, petits enfants, combien est déchirant ce bonheur
Que vous verrez
Ce bonheur calme. Tiédeur de vos mains sur le front, vos petites bouches
Comme un fruit qui embrasserait, comme un fruit qui serait vivant.
Et vous êtes vivants. Et vous dormez autour de moi. Et j'entends vos souffles dans la nuit.
Mon bonheur qui êtes quatre petits enfants qui vivent.
Mon bonheur qui êtes quatre sourires, mon bonheur qui êtes ces mains tendues.
Certitude. Le temps ne le prendra pas ce bonheur.
Je voudrais l'inscrire en moi. L'emporter – que s'arrêtent les jours.
Et que l'éternité soit quatre petits enfants qui dorment.

L'arche de cèdre aux templiers de linge, mais qu'étais-ce à côté de toi ?
En elle les reliques du désert, les tables, mais en toi la promesse de la vie.
Il a dansé le roi David, et je danserai, on croira que joue avec toi, mais je danserai ma joie.
La joie que tu m'as donnée d'être Père, la joie de l'innombrable génération sortie de moi.

Je suis Père,
J'ai en moi ce reflet de Dieu, plus que toute la création je lui ressemble.
Les cieux chantent la gloire de Dieu, et les flots la multitude de sa force.
C'est un message que le jour a dit au jour, que la nuit a dit à la nuit.

Mais sur ce monde de silence de tumulte, plus que les arbres aux feuilles immensément respirantes,

Le printemps est ma joie pour toi Adonaï, le printemps fuse mon amour.

L'automne, quand l'aube se joint au crépuscule pour la douceur de tout un jour,
Une brume d'or comme l'horizon, avive l'ocre des chaumes, dissout dans son voile les collines,

Dans les fourrés le cri d'une poule faisane souligne le silence, par ce pépiement d'un oiseau dans le noyer déjà sans feuilles,

Et dans les bois la chute molle des châtaignes.

Je m'accomplis dans la paix, inondé de bonheur diffus, comblé de douceur,

Le déclin des jours apaise la douleur de sentir ma vie déjà déclinante.

L'automne a préludé l'accomplissement de la mort.

Un soir de désespoir sur la mer, en Novembre,

Hurlaient de faim les cormorans. De l'horizon

Montait la brume, et le vent criait.

Sur quels naufrages vaisseaux que le vent démembre

Avait passé ce flot lourd et calme.

Et la marée montait en moi, la marée haute

J'étais le flux de ces naufrages

Des épaves flottaient en moi.

J'étais ces eaux, le vide immense de la mer.

Les sables où les pas chaque soir effacés.

Et la marée montait en moi. J'étais le flux de ces naufrages.

Cherche

I

Le front taquiné de ronces,

L'oreille collée à l'huis,

La main au vent hésitante,

Confus, aveugle, ébloui,

Rustre embarrassé que frôle

Une aile d'oiseau moqueur,

Je respire dans l'émeraude,

Cœur immobile où bat mon cœur.

.....

Marche !

Marche, arrête, marche, écoute !

Appel errant par la brise illuminée,

Avis du chêne, injonction de la mésange ?

Un nuage au fond du ciel me dévisage.

Un soupçon fou lézarde le clair d'été.

.....
Marche !

Marche ; écoute, chasse, touche, attends !

Me parlez-vous rameaux, abeilles, troncs squameux ?

Le seuil d'Éros est-il entrouvert sur le monde ?

M'éveillerais-je à l'intelligence du songe ?

II

- Imbécile, ouvre les yeux !

L'aventure que tu brames

Va commencer ici-même :

Le mot de passe est camouflé au fond du seau !

Tu trouveras la clé dans la fente du mur,

Le glaive sous le pin à droite, et ton armure

Parmi l'écume du ruisseau !

Ho ! Ho ! Ho ! Ho !

La reine est dans la soupente,

Son petit page au chenil,

Le roi sur la haute branche,

Le grand Veneur à Madrid !

Hi ! Hi ! Hi ! Hi !

.....

III

Le rire pur carillonne,

Rebondit, se fêle et meurt

A travers la forêt seule.

C'est mon oreille qui sonne,

C'est mon artère qui bruit.

C'est l'esprit qui part en chasse.

L'aventure vient de l'âme :

Marche, tremble, chasse, vibre, frappe, entends, frémis !

.....

Le bois feuille à feuille s'éveille,

Mon livre repose, endormi.

Un doigt garde la page où rêve

Ce papillon, né à demi.

Immergé dans l'eau des verrières

Immergé dans l'eau des verrières,
Distrain de Dieu et de soi-même par mille roses naissantes et mille serpents insinués et
mille fissures de la montagne et mille faits-divers du matin,
Vêtu de lin et de soie, affublé d'innocence et de seigneurie,
L'Homme-sacré dit : Juge-moi !

L'enfant écarlate répond.

Kyrie grec, alléluia hébraïque et cursus cicéronien.
Le pain est blanc sur la nappe moins blanche, l'or du vin tremble en l'or de la coupe,
Le monde bouge en l'homme de la messe,
Il prend à témoin les siècles des siècles.

Amen, dit l'enfant écarlate.

Les mains autrefois consacrées, les mains d'enfance innocente et qui pourriront jointes
sur la poitrine, les mains à quelles besognes livrées et qui en serrèrent tant d'autres, les mains sur
la plume crispées et sans aucun stigmatte vraiment
Tiennent des choses claires et précieuses et réservées, et la bouche raconte l'histoire d'un
autre.

L'hiérarque s'incline et dans l'or mobile reconnaît
Le visage de sa naissance.

La messe est dite, dit l'enfant.

La nappe est une plage grise au matin sale et déserte de mer.
Le consacré balaie cette plage avec l'or et rêve doucement.
En marchant toujours sur le sable on rencontre bien l'Océan.
Rides aux plis du lin douteux, traces de marée sur la vie lasse où passent les pas des
vagues, poussière du sacrement que soulève le croissant d'or.
Vaste nappe au matin pâle où glisse le vent, où s'empreint le pas du Seigneur s'en allant.
Mouette gouailleuse, où en est le flot ?

Le cristal tinte contre l'or.

Tiennent les choses claires et précieuses et réservées, et la bouche au dessus raconte
l'histoire d'un autre.

L'hiérarque s'incline et dans l'or mobile reconnaît
Le visage de sa naissance.

La messe est dite, dit l'enfant.

La nappe est une plage grise au matin sale et déserte de mer.
Le consacré balaie cette plage avec l'or et rêve doucement :
En marchant toujours sur le sable on rencontre bien l'Océan.
Rides aux plis du lin douteux, trace de marée sur la vie lasse où passent les pas des
vagues, poussière du sacrement que soulève le croissant d'or.
Vaste nappe au matin pâle où glisse le vent, où s'empreint le pas du Seigneur s'en allant.

Mouette gouailleuse, où en est le flot ?

Le cristal tinte contre l'or.

21 février 1954

Poèmes vietnamiens

Le rêve

Mon sommeil est créateur de paysages. J'admire que mon rêve suscite un paysage complet, avec ses feuilles palpitantes, ses lointains, et même derrière la colline les étoiles que je ne vois pas. Car ils y sont. Le peintre construit un paysage, lui aussi. Mais il s'édifie plan par plan. Ici cet astre, là ce rocher. Et l'un est comme un support pour mieux imaginer l'autre. Moi, c'est de toute part, et d'un seul coup que dans mon sommeil je précipite un paysage.

..... Presque plus beau que les vrais. Cette nuit j'errais parmi des églises oubliées. La pluie et le vent en avaient rôdé les calcaires ainsi la mer fait les rochers. Ils dégageaient des bulles, des ressauts, des arrondis comme la glace fondante. Et puis ce furent des cirques de collines, avec des ruines en amphithéâtre, et des balustres au bout du jardin.

Le gong en me réveillant a dissipé mes paysages. Que restera-t-il de la terre, quand je me réveillerai à toi, mon Dieu ?

Sous la pluie, la crête de la colline

Sous la pluie, la crête de la colline transparait comme une allusion au paysage.

L'air est si chargé d'eau qu'il est presque bleu sous les pins.

L'étang frissonne, où les barques n'ont plus de reflets et brillent noires entre les roseaux défleuris.

Bleu était ce même étang, naguère, et cillé d'or par les joncs.

D'un dépôt d'azur l'air saupoudrait toutes choses,

Et les mêmes pins avec juste une traînée d'ombre vers le Nord étaient roses.

Ainsi derrière tous nos paysages, un paysage ressuscité.

De la campagne saturée monte le parfum de l'eau comme d'une mer retirée.

La précision même du paysage atteste la présence invisible de l'eau.

Et moi je suis Votre présence dans ce paysage,

Votre joie dans ce paysage de joie qui s'ignore, Votre lumière dans cette campagne gorgée de lumière.

Moi qui malgré tout Vous aime, tant je voudrais Vous aimer, je bois comme à une coupe

L'air limpide, l'air presque froid, l'air si clair et si brillant que tout le paysage mire le ciel.

Je bois comme à une coupe au double amour de ce Monde et de Vous-même pour Vous.

Automne

Les colchiques aux prés m'annoncent que c'est l'automne,

et les mousserons délicatement jaune sous les pommiers du verger.

On m'apporte des noix. Elles ont un goût de rentrée.

Hélas ! Maintenant la rentrée est sans la joie du cartable neuf.

Simplement je quitterai les champs qui parlent de Dieu, pour les villes.

Je vous quitterai, flottaison des arbres dans l'air brillant.

Je ne vous sentirai plus sur mes mains, Soleil !
Et cet émoi de participer à la terre, d'être comme les arbres dans l'azur, vêtus de toutes leurs feuilles, respirant de toutes leurs branches, communiant...
C'est l'automne. Aux prés les colchiques m'annoncent une année de plus. Elles me le disent doucement,
Pour que rien ne t'abîme, O fruit de la maturité, Sagesse !

Le miroir

Longtemps, très longtemps, j'ai regardé dans le miroir, jusqu'à ce que se déforme mon visage et qu'il se répande tout alentour comme un décor des anciens vases,
Jusqu'à ce qu'il soit comme un paysage dans la brume, avec des arbres qui transparaisent et des étangs parés d'îlots.
Longtemps, très longtemps, j'ai regardé dans le miroir et j'espérais retrouver mon visage tel que Dieu me l'avait donné à vingt ans, avec l'arc de mes sourcils et la mèche souple sur mon front.
Je n'ai pas trouvé mon visage, mais résumée toute une vie. Cette ride était une peine, et cette flétrissure au coin des lèvres un amour,
Les vaines attentes étaient inscrites. Et tout cela que je ne dirai jamais à personne, je le lisais comme dans un livre.
Voyant le visage que je me suis fait, j'ai jeté dans la rivière mon miroir.

Automne

La lumière que ne dispense plus le ciel s'est entièrement condensée dans les arbres.
Ils l'exsudent et la répercutant nimbent le ciel même d'un feu de cuivre.
Fulgurant automne où chaque arbre est un jet de flamme, tel un ange.
Exilé, je pense au bref automne d'Angkor quand la forêt submerge d'or les hautes chaussées de dalles roses.
Exilé, mais est-on jamais exilé dans l'allégorie mouvante du monde,
Là où le Poète la recueille pour son visage éternel !

Silve d'ennui.

Plouaret 26/12/1954

Silve d'ennui.
Des phares tournent dans la nuit.
Conversations sans suite et chanson indistincte au loin.
J'attends, tu attends le train, le train de nuit.
O tristesse du café de la gare où dans le fond des tasses le temps croupit,
Avec pour seul passe-temps ce commencement de parole à la surface de l'esprit qui point.

Longue attente, lent ennui de l'existence dans une gare en attendant le train qui passe.
C'est pour toi qu'il siffle et le mien passe plus tard et va très loin.
Temps épais qu'une épaisse fumée à peine efface,
Temps sùri qui laisse au fond de mon verre une trace,
Si tu enfantais un peu de parole durable au moins.

Les phares braquent dans la nuit

Des regards de bête sur le carreau que le temps essuie.
Des millions de fourmis courent les routes de la terre
Tandis que mes yeux essuient le fond de mon verre.
Des millions de corps se lovent dans les draps.
Tous attendent le train, le train de nuit qui passera.

C'est le sifflet, c'est l'heure, voici pour toi le wagon-bière.
C'est le temps de boucler la valise et de rincer les verres.
En route pour la belle nuit à travers le cœur de la terre.
L'attente dans le café de la gare et le long ennui,
Le temps croupi ici.

Flot en moi grondant

Flot en moi grondant, fleuve héréditaire,
Torrents de chansons, de larmes, de cris,
Gonflé par les eaux de quarante hivers,
Monte à mon gosier, rumeur infinie.

Eros tout-puissant, flamme odysseenne,
Roulant sur le monde au vent d'Ionie,
Désespérément j'attends que tu prennes
A tous les vaisseaux de mon corps tari.

Harpe d'Israël, flûte qui s'élève
A l'ombre du chêne, au sein de midi,
Cor du prince Arthur au loin sur la grève,
Étoilez d'argent mon sang ébloui.

Timbres familiers, voyelles françaises,
Chante sur ma langue, écharpe d'Iris,
Voix de Dona Sol, Chimène, Prouhèse,
Orange dorée au ciel de Paris !

Source en moi dormant, chanteuse qu'éveille
Un archet de brise, un oiseau qui fuit,
Je retiens mon cœur au bord de ta nuit,
Au bord du silence, et je tends l'oreille.

Colère

Comme la balle rasant le sol deux fois le heurte avant de passer le filet, réplique sur la mer
par la poudre et le canon du Vaisseau démâté.

Il est seul à l'infini entre ce miroir d'argent louche et les aboiements de la lune – et
comme il sait qu'il mourra il a haussé la flamme noire.

Un coup sourd comme de sabot – une traînée d'azur pâli.
Un duvet de cygne immensément sur les eaux. L'attente. Plus rien.

La tire-lire

À Denise Escande
en souvenir et reconnaissance de l'été 1962
deux de ses cinq cent mille hôtes
21/8/64

La tire-lire est sans fond,
Pourtant pleine jusqu'au plafond :
C'est le miracle de Denise...
L'hospitalité est exquise,
Alors on vient, même sans fonds.
On s'entasse en large et en long,
De tout, des manants, des marquises,
Des montagnards fuyant la bise,
Tous, de la douche au salon,
Plus serrés que dans une église
Un jour de mariage à flons-flons.
C'est le miracle de Denise
Au cœur large comme un vallon.
Mes vers sont de mirlitons,
Avec des rimes un peu grises,
Mais j'y crois vraiment pour de bon,
A ce miracle de Denise.

Épître aux Serge Sassa

Août 1966

O Muse, donnes moi le ton de l'épopée pour de tous les Kékés décrire l'équipée.
Il pleuvait, on était vaincu par ces torrents. Pourtant après Moulin, les chers itinérants parcourant la Bourgogne et ses amples vignobles avançaient sans soucis par une route ignoble. Quand éclata vers les approches de Macon un bruit qui leur fit dire : Oh là là que c'est con. Le radiateur, hélas, était rempli de tartre et, fait navrant et dur comme un roman de Sartre, un détartrant avait achevé les dégâts.
Il ne leur resta plus alors, les pauvres gars qu'à profiter du plan incliné vers Macon pour gagner un garage au garagiste blond qui leur diagnostiqua la triste maladie de Borgnolette, hélas, par les ans affadie :
"Le radiateur, il faut le changer sur le champs."
Alors tous les Kékés, assis, le front penchant, attendirent pleurant que notre garagiste leur permis, réparée, de reprendre la piste.
Le soir tomba plus tôt sous les nuages obscurs. A Genève déjà le jour était impur.
A Sallanche, la nuit toute sombre régnait, tandis que le déluge encore redoublait.
Georges à Saint-Gervais pensait qu'en une auberge dont l'enseigne alléchante à cet instant émerge on passerait la nuit. « Allons donc, allons donc dit Nicole, jamais Guyot ne

renonçons. Fonçons dans cette nuit et tentons l'aventure. Qu'importe ce déluge à l'épaisse tenture. »

Alors en s'arrêtant à chaque carrefour, par des chemins plus noirs que derrière de four, on avance, on descend, on patauge, on dérive. Les plaintes du mari sont de plus en plus vives. « Retournons à l'auberge ou nous allons périr. Demain il fera jour et nous irons quérir le chalet que Sassa nous prête avec son Serge

- c'est le chalet qu'elle nous prête, pas le Serge — Retournons, retournons, retournons à l'auberge. » Une heure ainsi passa. Une autre heure passa, mais on ne trouvait pas le chalet de Sassa.

Puis à l'avis de Georges il fallut se ranger et dans un bon hôtel s'en aller s'héberger. La nuit fut douce et le réveil ensoleillé, une tendre vapeur montait des champs mouillés et trouver le chalet devint chose facile.

Maintenant, il me faut les charmes de l'idylle pour décrire tous les Kékés émerveillés.

De nuages, les monts ne sont plus endeuillés. O Titire, c'est l'heure où dorment les bergers.

Midi sous le chalet où nous sommes logés, baigne de sa splendeur la vallée ample et mauve.

Le vieillard à Mentas dont les brebis se sauvent, oui les rouges brebis de son téléphérique nous a transmis un message télégraphique nous annonçant Gérard et notre Béatrice.

Je suis heureux, heureux, heureux comme une actrice un soir de grand succès, car moi le pantalon, près des noces d'argent, moi le pantalon long je l'ai porté. Je passe à Nico le calame car elle vous dira dans un style de flamme que nous sommes heureux et vous remercie d'un hymne aussi fervent que les chants de Sion.